

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 896

MONTREAL, 6 JUILLET 1901

5c LE No



Photo Livernois Québec

L'HON. C.-A.-E. GAGNON, aécédé



L'HON. JUGE O. DESMARAIS



L'HON. JUGE A. ROCHON

(Voir l'article, page 146)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 JUILLET 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

On vient de donner un successeur à feu le shérif Gagnon, de Québec, dans la personne de M. Charles Langelier, ci-devant député provincial de Lévis. MM. Gagnon et Langelier avaient été ministres ensemble dans le cabinet Mercier, en 1887. Le rapprochement vaut la peine qu'on le signale.

Feu le shérif Gagnon a joué un certain rôle, dans le monde politique du district de Québec. Avant que son souvenir ne s'efface, il convient de dire ici un dernier mot de cet homme qui eut une réelle valeur. LE MONDE ILLUSTRÉ donne en première page le portrait de ce Canadien-français de mérite.

Charles-Antoine-Ernest Gagnon naquit à la Rivière-Ouelle, il n'y a pas encore soixante ans, et devint notaire en 1869.

Après avoir rempli diverses charges municipales dans sa paroisse natale, il devint député provincial de Kamouraska en 1878. En 1880 il fondait, avec quelques amis, le journal libéral l'Electeur, dont il fut le premier gérant.

En 1887, il entra dans le cabinet Mercier et, en 1890, démissionnait pour devenir shérif de Québec.

Membre de la Chambre des notaires en 1882, il en fut le président de 1885 à 1890.

** Le gouvernement fédéral avait fait adopter une loi, à la dernière session d'Ottawa, pour augmenter de trois le nombre des juges de la Cour Supérieure à Montréal, où l'importance des affaires judiciaires, assure-t-on, exigeait cette adjonction.

Le cabinet Laurier vient de désigner les trois titulaires à ces nouveaux postes : Ce sont les juges Robidoux et Lavergne, transférés, le premier des Trois-Rivières et le second de Hull, et le juge Trenholme créé ad hoc. Pour remplir les vacances aux sièges de Hull et des Trois-Rivières, MM. Rochon, ancien député du comté d'Ottawa, et M. Odilon Desmarais, député fédéral actuel de la division Saint-Jacques de Montréal, ont été désignés. LE MONDE ILLUSTRÉ présente à ses lecteurs la photographie de ces deux nouveaux juges canadiens-français.

M. Alfred Rochon est né à Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne, le 30 janvier 1849. Ses études faites au collège de la paroisse natale, il fut admis au Barreau en 1869. Etabli à Hull depuis 1876, batonnier du Barreau et puis maire de sa ville, il représenta le comté d'Ottawa au provincial de 1887 à 1892. Il était un libéral militant.

C'est également dans la politique que M. Desmarais a gagné son panache de juge. Né en 1854, éduqué au collège de Joliette, reçu avocat vers 1877, il s'adonna de bonne heure à la politique et, en 1890, il succédait à feu Honoré Mercier, comme député provincial de Saint-Hyacinthe. Défait là en 1892, il se fit réélire

député fédéral de la division Saint-Jacques de Montréal, aux élections générales de 1896, et à celles de 1900.

M. Desmarais était avocat de la Couronne à Montréal, et il a une réputation bien établie de tribun populaire.

** Le grand fait de ces derniers jours est la célébration solennelle de notre fête nationale de Saint-Jean-Baptiste, sur divers points de notre province et même dans Ontario, ainsi que dans les centres français des Etats Unis. Mais c'est spécialement à Montréal que la manifestation a revêtu un caractère particulièrement grandiose. LE MONDE ILLUSTRÉ en donne une idée et veut en fixer la mémoire, pour sa part, au moyen des quelques illustrations de la fête. On les trouvera dans une autre page.

On parlera longtemps, sous le chaume, des belles fêtes du 23 et du 24 juin à Montréal, où étaient accourus des flots de nos populations rurales, si bien qu'on évalue à 100,000, sans exagération, le nombre des Canadiens-français qui ont pris activement part à la célébration.

Mais si les imaginations ont été vivement impressionnées, peut-on se flatter que les cœurs ont été suffisamment touchés à fond pour que la leçon pratique de cette superbe fête se perpétue pendant une période de temps proportionnée à l'importance de la manifestation ? Hélas ! l'expérience du passé nous laisse avec des doutes assez sérieux à cet égard.

Il semble que nous soyons trop enclins à jeter tout d'un coup l'ardeur de notre patriotisme, et que nous ne professions aucunement la constance nécessaire pour donner à ces beaux sentiments leur suite logique, quand de la fête les suprêmes échos se sont évanouis et que se sont éteints les derniers flambeaux.

** Aussi ai-je cru que ce serait faire œuvre de patriote, pour LE MONDE ILLUSTRÉ, que de recueillir, en une gerbe odoriférante, quelques-unes des plus mâles et pratiques pensées émises au cours de la fête, et de conserver ainsi à ses lecteurs, en souvenir durable, un bouquet spirituel d'élixe, qui pourra leur faire un sujet de méditation pour longtemps, et un motif déterminant de leur conduite à venir, dans les lignes tracées et adoptées unanimement, au jour du 24 juin.

** J'emprunte également à nos orateurs et à nos écrivains nationaux, qui me paraissent avoir subi avec bonheur la haute et noble inspiration de notre fête patriotique.

Et, pour commencer, rendons hommage au bon goût de nos édiles qui, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, cette année, ont donné à l'ancienne Ferme Logan le nom glorieux de Lafontaine, ce grand politique canadien-français qui fut le père de nos libertés constitutionnelles, aux jours troublés de l'Union des Canadas.

C'est donc au Parc Lafontaine, lundi le 24 juin, à l'issue du service divin célébré en plein air, que Mgr Paul Bruchési, notre digne archevêque, prononçait ces paroles mémorables :

Je souhaite pour tous, évêques, ministres, députés, journalistes, artisans, ouvriers, que la Saint-Jean-Baptiste se célèbre 365 jours par année. Et alors, nous serons le peuple le meilleur, le plus exemplaire et le plus heureux du monde.

Rappelons également tout de suite les termes bien choisis par lesquels le maire de Montréal, M. Raymond Préfontaine, député fédéral de Terrebonne, que présente jadis sir Louis Hypolite Lafontaine, annonça que les autorités avaient décidé de donner à l'ex-Ferme Logan le nom de ce grand patriote.

En ma qualité de maire de la grande ville de Montréal, dit M. Préfontaine, je suis délégué ici aujourd'hui pour vous faire part d'une résolution importante adoptée par le Conseil de Ville, à sa der-

nière séance, et vous annoncer officiellement le nouveau nom du parc où vous êtes aujourd'hui réunis. J'éprouve un grand plaisir à remplir cette mission agréable. A la dernière séance du Conseil, samedi dernier, une résolution, adoptée à la presque unanimité des voix, a statué qu'à l'avenir le parc Logan s'appellera le Parc Lafontaine, en souvenir de l'homme d'Etat distingué qui fut le champion de nos droits constitutionnels, sous l'Union. C'est un acte de justice tardive dû à la mémoire de ce grand patriote et il appartenait aux citoyens du nouveau siècle de le perpétuer, afin que ce nom glorieux soit honoré, comme il le mérite. Le dénouement d'aujourd'hui fait honneur aux citoyens qui ont travaillé à la réalisation de ce projet depuis plusieurs années. Ils ont fait œuvre de patriotes, ces braves citoyens, nous devons leur en être reconnaissants et ils se sont acquis des droits à notre souvenir. Je suis content de la manifestation d'aujourd'hui et comme maire de la ville comme citoyen.

** Maintenant, extrayons quelques lignes, trop brièves, de l'excellent sermon de circonstance donné par M. René Labelle. P.S.S.

Aujourd'hui, mes frères, vous êtes fiers et heureux ; fiers d'être Canadiens-français, heureux d'être catholiques romains. Soyez-le toujours. Que ce soir, votre patriotisme ne rentre pas au foyer comme on rentre un drapeau, le soir d'une solennité ; mais qu'il s'affirme tous les jours, par la parole et par la plume, dans les conseils de la famille ou de la nation, dans la presse ou dans les associations. Sans doute, appelés par un acte providentiel à partager notre sol avec des frères de croyances et de race différentes, nous devons avoir le cœur assez grand pour les aimer tous et assez noble pour vouloir agrandir avec eux le patrimoine national ; mais il faut savoir garder notre dignité.

Sans doute, nous devons reconnaître les qualités d'intelligence prompte, nette et pénétrante qui caractérisent nos compatriotes étrangers, mais nous avons le droit et le devoir d'exalter ces sentiments d'énergie, de dévouement chevaleresque et de générosité qui, sous toutes les latitudes et sur tous les rivages, mettent en relief la noble nation des Francs : " Gens inelyta Francorum. "

Sans doute, il est beau de s'éprendre d'un idéal sans tâche, de l'inspirer aux autres et de ne rien omettre qui en favorise la réalisation, mais il est injuste de mépriser ce que nous avons. Des compatriotes, privilégiés de la fortune, s'en vont voyager en Europe et devant les merveilles accumulées dans tous les ordres par des civilisations séculaires, se prennent de dégoût pour nos œuvres et nos institutions. Mais que veulent donc ces patriotes découragés ? Veulent-ils dévancer les siècles et changer la nature du progrès ? Le progrès, mes frères, c'est la marche en avant, et Dieu sait si, depuis deux siècles, nous avons fait du chemin ! Mais ne prenons pas le vertige et dans ce mouvement qui nous emporte vers la perfection, ne soyons pas impatients ; les œuvres lentement élaborées sont les plus durables.

Du reste, nos commencements ont été trop merveilleux pour qu'ils ne soient pas soutenus par des progrès encore plus éclatants. Regrettons les lacunes, mais ne condamnons pas le tout ; travaillons plutôt à faire disparaître l'écart entre la réalité défectueuse et la perfection rêvée, nous aurons fait œuvre de patriotes prudents, sincères et dévoués. Et pour tout dire en un mot, que notre patriotisme ait des ailes plus larges et vole plus haut vers les sommets lumineux que la Religion nous découvre.

** L'honorable M. J.-I. Tarte, ministre fédéral des Travaux Publics au fédéral, a eu pareillement de bonnes et saines pensées. Citons-en une couplet de traits :

Cette démonstration grandiose ne pourrait porter ombrage qu'à ceux qui caressent le projet de voir disparaître notre race ; mais Dieu merci ! à l'heure actuelle, tous les esprits bien pensants sont convaincus que l'assimilation des races au Canada est la pire des pie. D'ailleurs, elle n'est pas désirable ; car elle nous enlèverait un caractère intéressant. Elle ferait disparaître un stimulant nécessaire : la rivalité bien entendue existant entre les deux races dans le domaine de l'étude, des arts, du commerce, de l'industrie et de tout ce qui touche à l'avancement intellectuel et matériel de notre beau pays. Pour ma part je suis partisan dévoué de l'union des cœurs et des idées. Quel que soit la langue que nous parlions, quel que soit le dialecte devant lequel nous nous agenouillions, nous devons pratiquer le culte de notre commune patrie. Nos compatriotes anglais représentent le génie commercial, l'art de faire fortune, qui est le caractère distinctif de la race anglo-saxonne. Nous, nous représentons sur ce continent, quelques-unes des vertus, qui ont distingué

de tout temps la race française : la générosité, l'amour des lettres et du bon goût, la gaieté gauloise et l'enthousiasme qui sont l'apanage de la France et qui ont fait accomplir tant d'actions glorieuses, inscrites dans les fastes de l'histoire. Nous n'avons pas à rougir de notre origine ; n'ayons pas honte de nous proclamer catholiques et français. De même que nous avons le droit et le devoir d'affirmer notre race.

Nous avons droit d'être fiers du chemin parcouru : à l'heure actuelle, nous sommes deux millions de Canadiens-français au Canada. Nos frères des Etats-Unis doivent être à peu près un million. Les choses vont vite à notre âge ; nous sommes sortis des langes de l'enfance.

Je ne connais pas de pays plus beau que le nôtre, je ne sache pas de peuple plus heureux au monde que les Canadiens-français.

Remercions la Providence qui nous a aimés et protégés jusqu'à ce jour, et demandons-lui de nous assister encore dans les combats de demain.

Mânes de Wolfe et de Montcalm, tombés tous deux le même jour au champ d'honneur ; mânes de Lévis, dont le dernier combat sur les bords du Saint-Laurent, fut une suprême victoire ; mânes de Montmorency Laval, qui fut le fondateur de ce vigoureux système d'éducation, dont nous récoltons aujourd'hui les résultats ; mânes des martyrs de 1837-38, victimes patriotiques dont le sang répandu a fait germer nos libertés politiques ; mânes de Lafontaine et de Baldwin, champions de nos droits constitutionnels ; mânes de Cartier ; mânes de Chapleau ; mânes de Mercier ; vous planez en ce moment sur nos têtes ; vous êtes témoins du spectacle de tout un peuple réuni ici pour se souvenir.

Quand vous repartirez ce soir, pour retourner vers ces régions de l'au-delà qu'on appelle le ciel, emportez avec vous l'hymne de reconnaissance, la prière de ce peuple, qui est venu s'agenouiller ce matin devant l'autel du Tout-Puissant pour le remercier et lui demander sa protection pour l'avenir.

Monseigneur, c'était un grand spectacle que celui de cette messe en plein air où vous avez officié, ce matin. Le Premier ministre, la magistrature, les principaux dignitaires du clergé et du pays y assistaient. Tant que le pays marchera dans cette voie, la main dans la main avec son clergé, nous n'avons rien à craindre.

Mes chers compatriotes, je ne puis m'empêcher de vous remercier pour le grand exemple que vous avez donné. Au cours de cette immense procession de cinquante mille hommes, ce matin, pas un qui ne fut sobre et digne. Ce fait parle hautement et à l'honneur du pays et à la gloire du clergé, qui ont formé un tel peuple.

En terminant, je vous répète : Restons Canadiens, proclamons-le bien haut, car notre race vaut n'importe laquelle qui existe actuellement au soleil.

C'est là mon dernier mot.

* * Une mention d'honneur est encore due à notre Premier ministre fédéral, sir Wilfrid Laurier, pour la péroraison hautement patriotique de son beau discours au Monument National, le soir du 24.

Maintenant, dit-il, les temps sont changés ; nous n'avons plus de droits à conquérir, puisque nous jouissons de toutes les libertés ; mais nous avons le devoir d'assurer le respect des droits que nous avons conquis. Le Canada n'est plus une simple colonie, comme en 1834 ; il est devenu une nation. Son territoire est aussi vaste que celui de la Nouvelle-France. C'est une terre bénie de ceux qui l'habitent et enviée de ceux qui ne l'habitent pas. La concorde et la paix y règnent entre toutes les races unies sans se confondre pour travailler à l'œuvre commune. Nous avons réussi à faire disparaître les préjugés qui nous divisaient, à établir l'union fraternelle tout en évitant l'absorption d'une race par une autre. C'est l'idéal. La France et l'Angleterre ont toujours été en lutte. Leurs inimitiés les ont suivies sur ce continent où dès qu'elles sont apparues, elles se sont recherchées pour se combattre. Dans la grande querelle qui s'est terminée par notre défaite, je n'ai pas éprouvé la moindre humiliation, parce que je sais que si la tenacité anglaise a fini par triompher, la valeur française n'a pas un instant fléchi, n'a pas été vaincue. Jamais notre race n'a eu raison de baisser la tête devant les autres. A chaque homme d'Etat anglais que notre terre a produit nous pouvons opposer un homme d'Etat français. A côté de Baldwin se place Lafontaine ; à sir John Mc Donald nous pouvons opposer Cartier. J'aime mon pays, s'écrie en terminant sir Wilfrid, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. Nous ne suivons pas les sentiers battus. Nous accomplissons une œuvre unique nous sommes les pionniers d'une civilisation nouvelle, fondée sur la confiance mutuelle, sur le respect des droits de chacun, et nous ne devons avoir d'autre préoccupation que d'assurer la grandeur du pays. Le Canada d'abord, le Canada toujours.

* * A propos de la Saint Jean-Baptiste, le *Journal* dit :

L'union est à l'ordre du jour. On n'entend qu'une langue, la belle langue française ; les orateurs ne parlent que patriotisme, et les musiques ne retentissent que des chants joyeux de la patrie. Pourquoi faut-il que demain, — aujourd'hui, — le souci des affaires et la triste réalité des choses viennent ternir ce beau rêve de pure fraternité nationale ?

Pourtant, nous sommes faits les uns et les autres pour nous entendre. Nos origines sont communes ; nous étudions dans les mêmes livres aux mêmes écoles ; nous apprenons nos devoirs dans le même catéchisme ; nous nous agenouillons aux pieds des mêmes autels ; nous chérissons la mémoire des mêmes Canadiens illustres ; nous avons les mêmes ennemis à vaincre, les mêmes préjugés à détruire, le même idéal à poursuivre, le même but à atteindre ; et puis, au bout de cette vie si courte le même cimetière nous ouvrira le même champ de repos ; oui, en vérité, aucun peuple du monde n'est fait comme le nôtre pour s'entendre, s'unir et marcher avec une force irrésistible vers les mêmes destinées. Et cependant...

La *Presse*, de son côté, s'exprime comme suit :

« Chaque nationalité a les mêmes tendances, prend les mêmes éveils, éprouve les mêmes susceptibilités. Si les Canadiens français faisaient exception, c'est qu'ils seraient avachis et mauvais citoyens, indifférents à la chose publique. On devrait être fier, au contraire, dans les autres parties de la Confédération, de nos mâles aspirations, du caractère énergique que nous tâchons de développer en nous, pour fournir une bonne quote-part de travail et d'intelligence au développement de notre pays, qui est tout l'univers pour nous. Pendant que nos autres compatriotes appartiennent à l'Ecosse, à l'Angleterre, à l'Irlande autant qu'au Canada, les Canadiens-français ne connaissent d'autre lieu natal que ce coin de terre, dont nous ne sortirons jamais. La population générale de la Puissance est une population d'alluvion ; nous formons le sol primitif. Chez nous, pas d'alliage, pas d'exotisme, pas de choses importées. Canadien-français veut dire : « croissance indigène. » Douter de notre patriotisme, c'est tout simplement faire injure au bon sens et montrer toute absence de cœur et de sens commun. »

Et la *Patrie* :

« Nous avons raison de manifester comme nous l'avons fait hier, de nous affirmer avec fermeté, avec orgueil.

Nous sommes aujourd'hui deux millions de Canadiens-français au Canada et l'on en compte un million aux Etats-Unis. Nous croissons sûrement et rapidement, nos destinés s'élargissent, nos espérances sont exhubérantes, et nous pouvons aller vers l'avenir avec confiance, en maintenant les traditions de nos pères, en parlant notre langue française, en pratiquant les vertus familiales qui nous ont été léguées, en répandant l'instruction publique dans les foules et en apportant dans les luttes de la concurrence matérielle l'esprit d'ordre et de travail que réclament les besoins de l'heure présente. »

Le *Pionnier* avait déjà dit, la veille :

C'est demain la fête de la Patrie !

Nous du Canada français, nous ne nous accoutumerons, en effet, jamais à célébrer le 1er juillet comme la vraie fête nationale, selon le cœur. Nous chômons bien cet anniversaire politique de la Confédération canadienne avec autant d'entrain et de loyauté que nos compatriotes d'autres origines ; mais la véritable solennité de la nation, celle où nos cœurs vibrent tout entiers, où nos âmes, sans arrière-pensée, s'adonnent à l'allégresse d'être un peuple, c'est bien le 24 juin, la Saint-Jean-Baptiste.

Au reste, ce ne sont pas les Anglais qui osent nous le reprocher, eux qui gardent si jalousement les traditions de leur fête de Saint-Georges ; ni les Ecosais, avec leur Saint-André ; ni les Irlandais, avec leur Saint-Patrice.

Donc, nous fêterons demain ce qui, pour nous, constitue véritablement la fête de la nation canadienne. Que nul ne s'y méprenne !

Or, ce festival de la nation, nous avons voulu le faire grandiose, cette année. Et il convient qu'il en soit ainsi, à l'aurore d'un siècle qui s'ouvre irradié pour nous de lumineux espoirs.

Elle devra être belle, notre Saint-Jean-Baptiste de demain, et constituer une manifestation unique, qui fasse époque en nos annales et donne à tous une haute idée de ce que nous avons fait, de ce que nous devenons.

* * Le cadre restreint de cette revue nous force à arrêter ici les citations, que nous pourrions multi-

plier quasi à l'infini, tant il s'est dit, en cette occasion, des choses dignes de rester.

N'ajoutons qu'un mot pour donner raison à l'honorable juge Landry, du Nouveau-Brunswick, qui était venu représenter à la fête ses vaillants compatriotes, les Acadiens, nos frères cadets. Après avoir payé son tribut d'hommages à la fête du jour et à la façon magnifique dont il la voyait célébrer, il se plaint amèrement de ce que les relations d'étroite solidarité ne soient point développées davantage entre Canadiens-français de la province de Québec et Canadiens-français des provinces maritimes, de l'héroïque Acadie.

L'honorable juge est dans le vrai : nous aurons à nous occuper beaucoup plus que nous l'avons fait jusqu'ici de nos frères du dehors, à nous dévouer davantage au succès des efforts des nôtres en Acadie et aux Etats-Unis, si nous voulons assurer, à l'influence française en Amérique tout le développement dont elle est susceptible.

* * Avec l'honorable M. Joseph-Octave Villeneuve, sénateur pour la division Salaberry, et qui vient de mourir, dans la soixante-sixième année de son âge, disparaît un Canadien-français de marque. *LE MONDE ILLUSTRÉ* s'empresse, en hommage à sa mémoire, de publier aujourd'hui son portrait.

Né à Ste-Anne des Plaines en 1836, feu le sénateur Villeneuve reçut une instruction commerciale, et, à vingt ans, tenait déjà, angle des rues Saint-Laurent et Mont-Royal, le commerce d'épicerie où il a jeté les bases de sa fortune.

De bonne heure, M. Villeneuve prit une part active à la vie municipale, dans les municipalités grandissantes de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Louis du Mile-End.

Dès 1864, il était élu maire de Saint-Jean-Baptiste, et l'année suivante, préfet du comté d'Hochelaga. Il conserva cette charge pendant vingt-deux ans, jusqu'en 1886, lors de l'annexion du quartier Saint-Jean-Baptiste, alors qu'il devint échevin pour ce quartier, et n'abandonna ce poste qu'en 1894, pour occuper le siège de maire de Montréal.

En 1886, il était aussi élu député du comté d'Hochelaga à Québec. Défait, dans une élection partielle subséquente, il fut réélu de nouveau en 1890 et en 1892.

En 1896, il était nommé sénateur pour la division Salaberry. Il fut membre de la Commission du Port et occupa cette charge importante pendant plusieurs années.

Il fut aussi directeur de la Banque Jacques-Cartier, directeur-gérant de la Banque Nationale, l'un des administrateurs de l'Université Laval, directeur de la Compagnie de Coton d'Hochelaga, et les actionnaires du *Journal* l'avaient choisi dès le début, comme membre du Bureau de la Direction.

Le sénateur Villeneuve était conservateur.

RENÉ BERNARD.

LES BATEAUX

Le vent ride à peine les eaux,
Ils ont leurs voiles en ciseaux,
Leurs voiles brunes ;
De la falaise je viens voir
Ces deux ailes pleines d'espoir
Longer les dunes.

Ils ont leurs voiles en ciseaux
Et l'on croirait voir des berceaux
Qu'un flot balance,
Quand les marins chantent en chœur
La strophe qui remplit leur cœur
De somnolence.

Leurs deux voiles sont en ciseaux.
Elles semblent de grands oiseaux,
Au clair de lune,
Quand les barques, les soirs d'été,
Passent dans sa demi-clarté
L'une après l'une.

CHARLES DANOUÏE.



Photo Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis

L'HON. SÉNATEUR J.-O. VILLENEUVE, DÉCÉDÉ

LENDEMAIN DE FÊTE

Les Anglais ont un mot bien caractéristique pour désigner la période d'accalmie, fertile en pensées graves sinon toujours sereines, qui suit toute effervescence quelconque. Ils appellent cela *aftermath*, c'est-à-dire "après la fauchée," qui est cet instant exquis où le moissonneur, sa journée faite, détend ses membres fatigués, et se complaît à regarder les épis abattus, tout en songeant à sa tâche du lendemain.

Il ne doit pas être trop tard pour parler encore de la dernière célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, afin, si possible, de tenter d'en dégager de nouveaux enseignements.

Tout d'abord, et cela est évident, nous sommes bien de sang latin, encore que moins démonstratifs que les Latins d'Europe. Comme les Romains réclamant de César le *panem et circenses*, nous aimons les grandes démonstrations du dehors, tout un peuple jeté à la rue pour voir défiler un cortège quelconque : Saint-Jean Baptiste ou Fête Dieu, retour triomphateur d'homme politique ou mort célèbre s'acheminant tout bonnement vers la Côte-des-Neiges. Qu'on se rappelle, par exemple, les funérailles de Mercier, par ce clair et ensoleillé matin de novembre, où, dans le fracas des cloches, et de voir le débordement de toutes ces multitudes, on se serait plutôt cru en pleine fête populaire.

* *

Mais c'est là à peu près tout ce que nous semblons tenir de notre origine française, car, pour le reste, c'est-à-dire pour cette exubérance de sentiments si propre aux sept-huitièmes des Français, nous sommes devenus d'un flegme absolument déconcertant. Effet, sans doute, d'un long contact avec les Anglais, qui ne passent pas, comme l'on sait, pour avoir l'enthousiasme habituellement délirant. Et pourtant, il y a bien les saturnales de Londres, lors de l'entrée de Roberts à Prétoria, et, plus près de nous, les frasques des étudiants du McGill, à la reddition de Cronje.

Enfin, et quoi qu'il en soit, l'anomalie existe pour nous ; l'explique qui pourra.

A-t-on remarqué, par exemple, combien il en a coûté d'efforts absolument perdus, dans la soirée du 23, au parc Lafontaine, pour faire vibrer un courant patriotique quelconque à travers cette énorme foule de 60,000 personnes ? En France, et dans une semblable occasion, c'eût été comme un grondement continu de mer humaine, grondement fait de ces mille et un bruits divers, chants, cris, acclamations, par lequel un peuple cherche à manifester ses sentiments.

Là, rien, ou si peu. Sur l'estrade, des chants canadiens, commandés à des choristes, se succédaient sans relâche, mêlés à l'hymne *O Canada, terre de mes aïeux*, et toujours, à travers cette foule, aucune manifestation collective, rien qui pût indiquer que le grand frisson allait enfin passer, ce frisson avant-coureur des débordements populaires. Ça et là, quelques claquements de mains, et c'était tout. Un instant, on put avoir confiance, quand le feu de la Saint-Jean, d'un symbole si touchant, s'éleva dans l'air calme et limpide de cette belle nuit de juin. Des applaudissements éclatèrent, mais pour cesser aussitôt, et ce fut presque avec indifférence qu'on regarda le bûcher achever de se consumer.

* *

Et pourtant, l'idée de la "patrie" s'est présentée, ce soir-là, bien qu'assez obscurément, chez les trois quarts de ceux qui assistaient à cette manifestation. On le sentait à l'aspect subitement recueilli des hommes, et aux regards émus des femmes. Par exemple, quand l'hymne superbe "O Canada" montait dans les airs, souligné par les cuivres de l'orchestre, chacun devinait que tout cela cachait un sens très noble, très grand, et, un peu plus, le même souffle aurait enveloppé toute cette multitude, souffle divin où s'allument tous les sacrifices, tous les dévouements, synthétisés en cette abstraction sublime qui se nomme le drapeau.

Et c'est bien là pourquoi le dernier enseignement que nous voulions retirer de la célébration de lundi est tout particulièrement consolant et réconfortant. La patrie canadienne-française existe réellement, et cette patrie-là c'est dans notre province de Québec qu'elle est en train de s'élaborer. On a parlé d'en fonder une autre dans la Nouvelle-Angleterre, où se sont dirigés depuis quarante ans des milliers et des milliers des nôtres. Mais cette tentative, si intéressante qu'elle soit, ne doit pas nous faire perdre de vue que c'est ici, dans la vallée du Saint-Laurent, que se trouve le foyer initial de notre race, auquel tout remonte, dont tout dépend. Nous devons, à ce propos, adresser tout particulièrement nos remerciements au ministre des travaux publics, M. Tarte, qui, dans son discours de lundi, a exposé bien crânement que l'assimilation des Canadiens-Français dans le "grand-tout" du Dominion, loin d'être désirable, était une pure utopie.

Donc, c'est entendu, nous sommes un peuple distinct, et, si on le veut, nous serons saisis nous aussi, un jour, de ce souffle précurseur des grandes choses qui achèvera de donner à la patrie canadienne-française la physionomie à laquelle elle a droit, dans l'Amérique du Nord, de par son histoire et ses traditions.

SYLVA CLAPIN.

LE TRICOLEURE

Salut noble drapeau, le plus cher à mon cœur,
Toi dont le nom partout, apparaît en vainqueur,
Toi dont le bleu d'azur est la couleur première,
Qui garde du danger, sous ton aile légère.
Salut drapeau fougueux, dans ton sublime flanc
Je vois étinceler un pur rayon... le blanc,
Cette belle couleur, doux reflet d'innocence,
Inspirant au soldat la force et la vaillance,
Salut symbole aimé d'un peuple fort et grand,
Qui toujours voit son nom prospère et triomphant ;
Tu caches sous tes plis le plus beau des emblèmes,
Celui qui bien souvent, dans les instants suprêmes,
A consolé les cœurs et ramené la paix.
Le rouge, c'est l'espoir qui ne trompe jamais.
Salut noble étendard que couronne la gloire,
Brillant d'un vif éclat aux pages de l'histoire.

ALEXANDRE ST-PIERRE

L'HONORABLE M. TURGEON



Photo. Dumas, 112, rue Vitruve

Le jour même où tous les Canadiens-français célébraient avec une pompe extraordinaire leur fête nationale, le gouvernement français nommait par une attention toute délicate, officier de l'Instruction publique l'un des fils les plus distingués du Canada, l'honorable M. Turgeon.

Inutile de dire que cette nouvelle a été reçue avec une satisfaction évidente dans le monde politique comme dans celui des lettres.

Personne, plus que l'honorable M. Turgeon n'était digne d'une aussi haute marque d'estime de la part du gouvernement français, tant à cause de son patriotisme si éclairé, que pour ses efforts constants à la conservation de notre langue et de nos traditions françaises.

C'est un lien de plus qui nous rattache à notre ancienne mère-patrie, dont le souvenir est resté si vivace depuis plus d'un siècle parmi notre population canadienne.

EN AFRIQUE

LES BUVEURS DE SANG

Les Maissais—ce nom, comme on pense bien, ne se prononce pas à la française, mais avec toute la gutturale assonance des langues africaines—sont un peuple de montagnards qui circonscrivent la plaine de Kili-mandcharo, enclavée dans la colonie allemande, encore si peu connue, de l'Afrique orientale.

Les nouveaux maîtres se montrent très satisfaits de ces Maissais, qui, suivant eux, sont supérieurs, en intelligence, à tous les nègres du continent noir. Leur crâne n'offre pas la dépression habituelle à la race issue de Cham ; ils ont le nez moins aplati et les lèvres moins épaisses que leurs congénères de zones ardentes ; ils sont taillés en athlètes, supportent les plus grandes fatigues et montrent, à la guerre, une endurance et un courage hors ligne. Les Allemands eux-mêmes déclarent qu'ils ne viendront pas facilement à bout de ces peuplades indomptables, dont la vie se partage entre le brigandage et l'état pastoral, entre la sagaie et les pipeaux d'Aristée.

L'enfant est, en naissant, voué aux exercices violents. Sans vêtements, le corps enduit simplement d'un mélange de graisse et de terre glaise, il apprend, aussitôt qu'il peut marcher, le maniement des armes. Ses jeux sont des batailles, souvent sanglantes, et quand il touche à ses quatorze ans, le jeune Massai est propre pour le métier dans lequel se passera sa jeunesse.

Il orne alors sa tête d'un formidable échafaudage de plumes, prend en main l'épieu et le javalot, se couvre le bras du bouclier recouvert de peau de buffle et, quitte le kraal (le village) pour rejoindre ses futurs compagnons de fatigues et de rapines. Il s'attache à un campement établi par ceux de sa tribu, s'y construit une hutte et vit comme les autres. Le lait, le sang et la viande crue formeront exclusivement sa nourriture. Le lait, il le trouve à satiété dans les troupeaux auxquels il rend visite chaque jour, ou à peu près. Là aussi il se fournit de viande de boucherie, et surtout de ce sang bouillonnant, dont il est avide et qui lui donnera muscles et chair pétris à point.

Il a choisi son taureau, de concert avec quelques-

uns de ses compagnons, qui le lui rabattent en poussant de grands cris. Il s'élançe sur la croupe de la bête, lui plonge son arme au cou, et s'agrippant à ses cornes, boit, emporté dans une course vertigineuse, à sauvages gorgées, le sang qui jaillit de la blessure béante. Lorsqu'il est repu, il bouche cette plaie avec une poignée d'herbe et se laisse glisser à terre. C'est là sa manière de se désaltérer quand il a soif ; les autres en font autant ; c'est une dure existence que celle du taureau dans ce primitif pays.

A l'heure des repas, on l'immole, toujours suivant le même procédé, avec cette variante qu'en ce cas le

les habitations des blancs, si éloignées soient-elles de son campement...

Ce campement, d'ailleurs, varie, car ce sont des nomades que les jeunes Maissais, mais pendant un temps seulement. Lorsqu'il a vécu quelques années de cette vie sauvage, lorsqu'il a fait une prise qui assure son existence, le jeune guerrier est saisi de la nostalgie du foyer natal. Il dit adieu à ses compagnons, et, suivi d'un troupeau qu'il a rassemblé, par maraude, il reprend le chemin du pays, où il se mariera vivra en honnête rentier, fera cuire sa viande, qu'il accompagnera des légumes de son potager, et ne

se souviendra de son existence passée que pour en célébrer les fêtes et en regretter les charmes.

Les Allemands ont raison : ce sont des gens intelligents que les Maissais.

LÉON MALU.

LA POLITESSE

La politesse se traduit par des usages où le caprice et la mode ont leur part.

La Bruyère l'a admirablement définie :

"La politesse, dit-il, n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences et fait paraître l'homme en dehors comme il devrait être intérieurement.

"L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique ; elle suit l'usage et les coutumes reçus ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et ce n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne."

Dans une société comme la nôtre, toute aux affaires, le cérémonial d'autrefois se borne à quelques règles.

La véritable politesse dicte à chacun des attentions et des prévenances que nul

code du savoir-vivre n'est à même de formuler. On ne saurait prévoir tous les cas où peuvent naître des incertitudes sur le plus ou moins d'affabilité, de tenue ou de mesure qu'il faut témoigner.

Pour les résoudre, chacun n'a qu'à s'inspirer de deux règles :

1. Il vaut toujours mieux être trop poli que pas assez :

2. Dans les actes de la vie mondaine, un homme bien élevé doit unir une sorte d'empressément contenu à une aisance courtoise et discrète.

M. X...



Emporté dans une course vertigineuse, le Massai boit le sang qui jaillit de la blessure béante. —Page 149, col. 2

SAINT JEAN-BAPTISTE

Lorsque l'affreux simoun, dans le désert torride
Troublait votre oasis et vos pieux desseins ;
Dans la bourrasque folle au tourbillon rapide
Ne perceviez-vous pas l'écho de bords lointains ?

En ces temps reculés où votre vertu sainte
Était à conquérir les hauts parvis des cieux ;
Dans votre âme sans tache éprouviez-vous l'étreinte
Ou l'intuition du patron glorieux ?

Notre peuple futur, d'une terre inconnue,
Semblait vous appeler au vouloir du Très-Haut ;
Et, prêchant l'orient, votre parole émue,
Symbolisait déjà ce continent nouveau.

Un jour, aviez-vous dit, dans votre foi profonde :
—Le Roi qui doit venir racheter les péchés,
En se faisant connaître agrandira le monde,
Et ses miracles saints, partout seront prêchés.—

Oui, le monde agrandi ne connut plus de bornes.
L'immensité nouvelle offrit le Canada ;
Et les forêts d'alors et ces montagnes mornes,
Vous eurent pour patron, saint que Dieu nous donna !

Loin du Jourdain doré, loin des pays antiques,
Nos bords tristes, ards, quoique ignorés de tous,
Vous demandaient au ciel ; et, par décrets mystiques,
Dieu, tendre précurseur, nous confiait à vous !

Aux vieilles pages de l'histoire,
Unissons l'éclat de ce nom ;
Aux échos sacrés de la gloire
Chantons le vénéré patron !

Honneur soit à Saint Jean-Baptiste,
Protecteur du droit canadien !
Qu'aucun de nos cœurs s'en désiste,
Qu'il soit toujours notre gardien !

Gardien de la céleste flamme
Qui fait qu'un peuple reste grand ;
Gardien du cœur, gardien de l'âme
Qu'après un jour la mort reprend.

Gardien de tout ce qu'on ignore
Mais que notre être fait prévoir ;
Veillez sur nous depuis l'aurore
Jusqu'au retour de notre soir.

Oui, faites grand, rendez prospère,
Ce peuple qui vous tend les bras ;
Si plus qu'autrefois il espère,
C'est que vous dirigez ses pas.

En souvenir de nos misères,
Nombreuses dans les anciens jours,
Bénissez tous nos vœux sincères ;
Prodiguez-nous votre secours.

Rappelez-vous la jeune France,
Si chère aux cœurs de nos aïeux ;
Rappelez-vous son deuil immense,
Quand l'espoir ne fut plus pour eux.

Rappelez-vous les vents d'orage,
Qu'eut à subir notre pays ;
Nos pères, forts de leur courage,
Pour nous, bravaient tous les périls.

En mourant, ils disaient, stoïques :
—O cher pays, que nos enfants ;
Comme nous, très patriotes,
Nous soient de dignes descendants !—

Comme autrefois, nos jours ont même aurore :
Aux champs guerriers le ciel mire l'azur ;
Comme autrefois, le patriote encore
Est-il le même ?—on croit—nul n'en est sûr.

Pour affermir la foi de la patrie ;
Pour aviver l'éclat de nos drapeaux,
Qu'au ciel, pour nous, Saint Jean-Baptiste prie ;
Que sur la terre on chante nos héros !

Héros et preux de la plage commune,
Amis, à nous par le destin liés,
Nous l'avouons : ou malheur ou fortuné
Ici, jamais vous n'êtes oubliés.

Le cœur qui bat dans nos fortes poitrines,
Reste l'écrin des vieux joyaux français,
Toujours précieux, dont les clartés divines
Versent sur nous de fiers et chauds reflets.

Utawa, juin 1901.

LOUIS-J. DOUCET.

Chronique

Le congrès des poètes, qui vient d'avoir lieu à Paris, a fait un fiasco complet. C'était fatal : l'indépendance et l'originalité étant les marques essentielles de la vraie poésie, on ne conçoit guère quels "intérêts" solidaires auraient à débattre ceux qui la pratiquent, quelles règles communes ils pourraient s'imposer réciproquement.

Ce congrès, sans rime ni raison, devait donc aboutir au néant, dit un confrère parisien ; il n'a servi qu'à confirmer une vérité proverbiale, vieille comme le latin : *genus irritabile vatium*... Traduction libre et familière : les poètes ont un fichu caractère. Car, faute de mieux, les congressistes se sont... disputés ferme, et même quelques-uns d'entre eux,—de jeunes nourrissons des muses,—ont conspué leurs anciens, en imitant à merveille, sur leurs légers pipaux, divers cris d'animaux domestiques. Charmante fête de famille !

Le voyage du duc et de la duchesse d'York et Cornouailles à travers les nombreuses colonies anglaises éparpillées sur le globe s'accomplit en ce moment, suivant le programme minutieusement réglé.

Le duc et la duchesse de Cornouailles se déclarent ravis de leur longue traversée et de leur installation flottante, dont on a donné naguère la description. Il paraît, d'ailleurs, que la traversée de la mer des Indes, qui est habituellement d'une monotonie désespérante, fut, à bord de l'*Ophir*, d'une gaieté folle. On dansait tous les soirs sur le pont, et, pendant la journée, les uns dessinaient, d'autres jouaient aux cartes ; le prince travaillait à la préparation de ses "speechs" et la duchesse s'amusait à photographier des "scènes vécues". On raconte à ce propos qu'elle avait exprimé un jour le désir de photographier un jeune mousse au moment où il grimpe dans la mâture ; apercevant un matelot sur le pont, elle le pria donc d'aller quérir le petit homme perdu quelque part dans la cale du bateau. Au bout d'une assez longue attente, le "mathurin" revient seul et fort embarrassé...

—Qu'as-tu fait du mousse ? dit aussitôt la duchesse, impatientée.

—Il ne peut pas se rendre au désir de votre altesse.

—Comment cela, pourquoi ?

—Il est occupé.

—Je n'admets pas qu'une occupation puisse l'empêcher d'obéir à mes ordres. Que fait-il ?

Le matelot, rouge comme une tomate, ne sachant plus à quel saint se vouer, balbutia :

—Il a le mal de mer !

Un Parisien chez qui l'on dîne beaucoup et très bien et chez qui, par conséquent, les occasions sont fréquentes de toaster et pérorer *inter pocula*, vient d'avoir une idée aussi judicieuse que hardie. Il a décidé que désormais on ne prononcerait plus de discours, à sa table, qu'au commencement du repas. Le toast, au lieu d'accompagner au dessert l'invariable coupe de campagne, accompagnera le xérès ou le madère, après le potage.

Notre ami a essayé chez lui cette petite réforme, la semaine dernière. Elle y a eu beaucoup de succès.

Il la défend au moyen d'un argument très simple :

—Les Français, dit-il, pratiquent le toast sans plaisir ; et pour beaucoup d'entre eux, pour la plupart même, l'improvisation oratoire est un supplice. En Allemagne en Angleterre, en Russie, on voit des gens de condition modeste échanger, en termes simples et corrects, à la fin d'un repas, leurs vœux, leurs congratulations, ou leurs idées sur l'événement, joyeux ou grave, qui leur a fourni l'occasion de s'assembler.

En France, c'est à qui ne parlera pas. Et l'on voit des gens instruits, spirituels, agréables dans l'ordi-

naire de la conversation, chez qui le plaisir d'assister à un dîner est d'avance gâté par l'idée qu'il leur faudra y prendre la parole. Et pendant tout le temps qu'il est à table, le malheureux improvisateur ne pense qu'à son discours. Il goûte sans plaisir aux meilleurs vins, et mange distraitement, sans appétit, des choses qui lui restent sur l'estomac ;—jusqu'au moment où, congestionné, ennuyé—avec un sourire menteur aux lèvres, il se lèvera pour bafouiller une demi-douzaine de phrases incorrectes que l'auditoire applaudira frénétiquement, par politesse...

Dans un pays où l'éloquence "de table" est une corvée ou un *pensum*, conclut notre ami, il ne faut pas permettre que cette corvée ou ce *pensum* pèse sur la joie de tout un repas. Et voilà pourquoi on ne discourra plus chez moi à l'avenir, entre "la poire et le fromage", mais entre "le potage et le poisson".

Qui sait si ce n'est pas là le commencement d'une mode destinée à remplacer l'autre ?

Des trois candidats au fauteuil de M. Henri de Bornier, à l'Académie Française, M. Rostand l'emporte sur MM. Frédéric Masson et Stephen Liégeard.

Le jeune et célèbre auteur qui a conquis si rapidement la célébrité, devient "immortel," non moins rapidement, à trente-quatre ans, et l'on salue en lui le plus juvénile des académiciens.

Ses débuts sont d'il y a sept ans, à la Comédie Française, avec *Les Romantiques*, pimpante fantaisie en vers, bientôt suivie de *La princesse lointaine*, de *La Samaritaine*, de *Cyrano* et enfin de *L'Aiglon*. Avec un volume de vers de la vingtième année, *Les Musardises*, voilà tout le bagage. On peut le déclarer



M. Edmond Rostand

suffisant. Et malgré la gloire subite et la fortune qui a suivi des succès presque sans précédent ; malgré la pluie d'or dégénérant en grêle, et l'excès de constante "veine" qui semble l'avoir choisi pour favori, on vante M. Rostand pour son obligeance, son affabilité, sa sociabilité et sa modestie, pour sa nature charmante, enfin, qui fera de lui l'un de nos plus sympathiques "quarante."

Le nouvel académicien semble tout indiqué pour personnifier le type par excellence de l'homme heureux, car à l'âge où tant d'autres se débattent dans l'effort et dans la lutte, il semble n'avoir plus rien à désirer en ce monde.

Les journaux anglais reconnaissent caractère de la gravité de la situation militaire dans le sud-africain. L'un d'eux avoue que la lutte mérite encore le nom de guerre.

Ce sont, en effet, de véritables opérations de guerre qui se poursuivent au Transvaal et au Cap.

Les commandos essaient autour de Johannesburg. Pendant que les généraux Meyers et Delarey menacent avec leurs forces combinées, la ligne du Natal, à l'est de la ville, Louis Botha occupe, au-dessus d'Ermelo, à Blauw-Frank, une position inexpugnable ; à l'ouest DeWett en personne occuperait des points sur le mont Gastrand, menaçant ainsi la ligne de Krugersdorp-Potchefstroom.

Une dépêche annonçait, ces jours-ci, que l'arrière-garde de Delarey avait été surprise à Warmbatt ; il n'en est rien.

Au Cap, c'est la guerre également. La preuve en est que lord Kitchener envoie par là le plus actif de ses lieutenants, ce général French qui a concouru dans la plus large mesure aux grands succès de la campagne.

Les commandos républicains occupaient, l'autre jour, Jamestown ; ils occupent, aujourd'hui, Labuschague's Neck, et tous les mouvements dirigés contre eux ont échoué.

Mme Botha est en Europe. Elle a touché terre à Londres et s'est rendue à La Haye. Elle s'est refusée, d'ailleurs, à toute interview. On ignore ses intentions et sa mission.

* *

Le *Daily News* publie une page d'extraits reproduisant le rapport de Miss Emily Hobhouse, déléguée dans l'Afrique du sud de la société de secours aux femmes et enfants des victimes de la guerre. Le rapport s'applique à la période de janvier à avril, qui est la partie la plus chaude de l'été du Transvaal, et raconte les terribles souffrances et les dures privations de ces malheureux. C'est surtout le parage dans les champs de ces prétendus réfugiés qui soulève l'indignation de l'écrivain, cruauté qui ne pourra jamais s'effacer de la mémoire du peuple.

Le *Daily News* soutient qu'on ne peut pas lire ces pages sans rougir de honte et d'indignation, et toutes ces horreurs s'accomplissent à l'ombre du drapeau britannique, avec l'approbation des hommes d'Etat et des fonctionnaires anglais !

"Jusqu'ici, dit le *Daily News*, on nous a caché la vérité, on nous a trompés, il y a eu un indigne complot machiné pour empêcher les faits de venir jusqu'à nous. Mais le rapport de Miss Hobhouse est une accusation accablante contre la politique hideuse à laquelle on s'est livré dans les ténèbres."

Des agents politiques ont visité les hôpitaux de Londres et les membres du Stock Exchange distribuant des invitations à une réunion où l'on dévoilerait les horreurs commises dans les camps des réfugiés. Cette réunion est annoncée pour bientôt ; elle sera présidée par M. Henri Labouchère. D'immenses affiches remplissent la cité avec l'inscription : "Patriotes ! Attention !"

* *

Guillaume II a un tic : à la moindre contrariété, il prend entre le pouce et l'index de la main gauche le lobe de l'oreille droite et tire violemment dessus.

Lors de son séjour en Angleterre, à l'occasion des funérailles de la reine Victoria, l'empereur allemand, en visite chez le duc d'York et de Cornouailles, reçut une dépêche. Elle ne devait pas contenir des nouvelles agréables, car il se mit aussitôt à malaxer son organe auditif.

Tout à coup, le fils du duc d'York, le petit prince Edouard-Albert, âgé de six ans, fit :

—Dis-donc, *uncly*, pourquoi tires-tu sur ton oreille ?

—Parce que je suis ennuyé, mon chéri.

—Et tu fais toujours cela quand tu es ennuyé, dis ?

—Oui, mon chéri.

—Et quand tu es très ennuyé, qu'est-ce que tu fais ?

—Je tire l'oreille d'un autre, fut la réponse.

Est-ce que cet autre serait, par hasard, le chancelier de l'Empire ?

M. SUZOR-COTÉ

Le gouvernement de la République française commence à entourer de spéciales attentions la branche canadienne de la grande famille gauloise. Voici, coup sur coup, trois décorations qu'il décerne à des sujets de notre province de Québec.

Après MM. Langlois et Turgeon, c'est M. Suzor-Côté, l'un de nos jeunes peintres du plus grand talent qui vient de recevoir les palmes d'officier d'Académie.



M. Suzor Coté avait été admis à exposer au dernier Salon, à Paris, et il y obtint une mention honorable. A l'Exposition universelle de 1900 il avait remporté une médaille.

Il convient de se féliciter de cette distinction accordée à l'un de nos jeunes compatriotes.

Trois épisodes de la vie de Napoléon Ier

Un jour, l'empereur Napoléon était environné d'un brillant état-major, et il était de bonne humeur, c'est ce qui lui arrivait rarement.

—Pourriez-vous me dire, s'écria Napoléon en se tournant vers ses officiers, pourriez-vous me dire quel fut le plus beau jour de ma vie ?

Aux paroles de l'homme qu'ils respectaient tous, chacun se tourna vers lui. L'un dit : "Votre plus beau jour fut celui de la bataille de Marengo." Un autre : "La victoire d'Austerlitz." Un troisième : "Votre campagne d'Egypte." Un quatrième : "Ce fut le jour, sire, où vous ranimâtes le courage des pestiférés du Caire."

L'empereur les écoutait en silence. Quand tous eurent dit leur mot :

—Vous vous trompez tous, s'écria-t-il. Le plus beau jour de ma vie fut le jour de ma première communion.

A ces paroles, tous les officiers qui, pour la plupart, étaient impies, demeurèrent dans le silence et comprirent que dans le cœur de leur empereur se trouvaient des sentiments religieux.

* *

Dans sa retraite de Sainte-Hélène, l'empereur, déchu de son trône et frappé de la main de Dieu, revint à des sentiments meilleurs. Il eut regret d'avoir persécuté le Souverain Pontife et d'avoir été la cause de tant de sang répandu. Etant déjà malade de la maladie dont il mourut, il dit à ceux qui l'entouraient :

—On a pu croire que je n'étais pas religieux, mais, sachez-le bien, le son d'une cloche sonnante l'*Angelus* me causait une douce harmonie et la faveur d'un prêtre me faisait frémir.

* *

On rappelle encore de l'empereur Napoléon qu'il

affectionnait un prêtre de Paris, appelé Emery c'était le supérieur de Saint-Sulpice. Il lui demandait quelquefois des conseils.

Un jour, l'empereur donnait audience, et dans l'antichambre se tenaient des princes, des maréchaux et des ambassadeurs des nations étrangères, attendant leur tour pour s'approcher de celui qui faisait alors trembler l'Europe. Tout à coup arrive un prêtre ; c'était l'abbé Emery. A la vue d'un simple prêtre, chacun dit son mot.

—En voilà un, disaient-ils, si on le laisse entrer ce sera bientôt fait.

Probablement qu'on avertit l'empereur qu'un prêtre était dans l'antichambre.

—Je parie, dit Napoléon, que c'est l'abbé Emery. A l'instant il renvoie celui à qui il parlait et il sort lui-même. Chacun s'en étonne, ce n'était pas la coutume de l'empereur.

—Qui vient-il chercher, se disait-on tout bas.

Quel fut l'étonnement de tous les assistants lorsque l'empereur, sans faire attention à ceux qui attendaient depuis longtemps, va prendre l'abbé Emery par la main et le conduit à la chambre d'audience. Mais l'étonnement fut plus grand, lorsqu'une demi-heure et une heure se passèrent sans que le personnage inconnu reparût. Jamais on n'avait vu l'empereur tenir aussi longtemps même les plus hauts dignitaires. Enfin, le prêtre reparut ; l'empereur tenait avec lui la conversation la plus animée en lui marquant le plus grand respect. Mais à ce moment les esprits étaient bien changés, et tous s'inclinèrent profondément devant celui qui était, il n'y a qu'un moment, l'objet de leurs railleries.

M. CH. D'AGRIGENTE.

ERRATUM

Dans le premier vers de la huitième strophe de la dernière poésie de M. Chapman, *La Charrue*, il s'est glissé une erreur typographique que nous tenons à corriger. Au lieu de :

L'homme devrait toujours m'aider et me bénir
liez :
L'homme devrait toujours m'aimer et me bénir

CONSEILS PRATIQUES

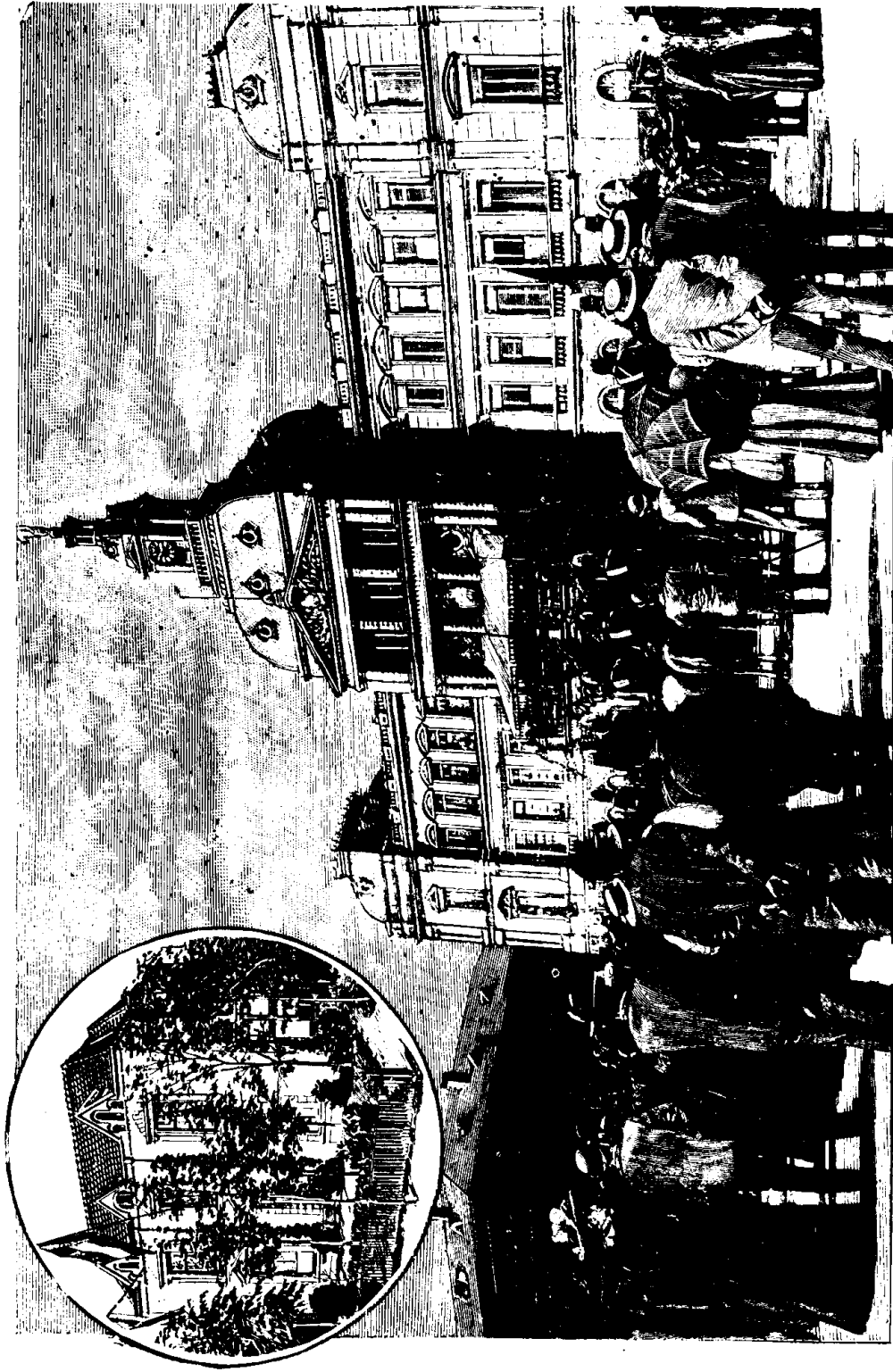
Pour faire disparaître les petits points noirs de la figure.—Il suffit de se laver souvent avec une solution de 25 grammes d'hyposulfate de soude dissous dans 100 grammes d'eau.

Contre les mouches qui salissent les dorures.—Les mouches salissent les dorures d'une façon déplorable ; pour les empêcher de commettre leurs méfaits, il suffit d'étendre, au moyen d'une brosse très douce, sur les dorures, pendules, etc., un liquide fait d'une chopine d'eau où l'on a mis bouillir une demi-douzaine d'oignons.

Contre les verrues.—Le remède est américain, ce qui ne veut pas dire qu'il soit mauvais.

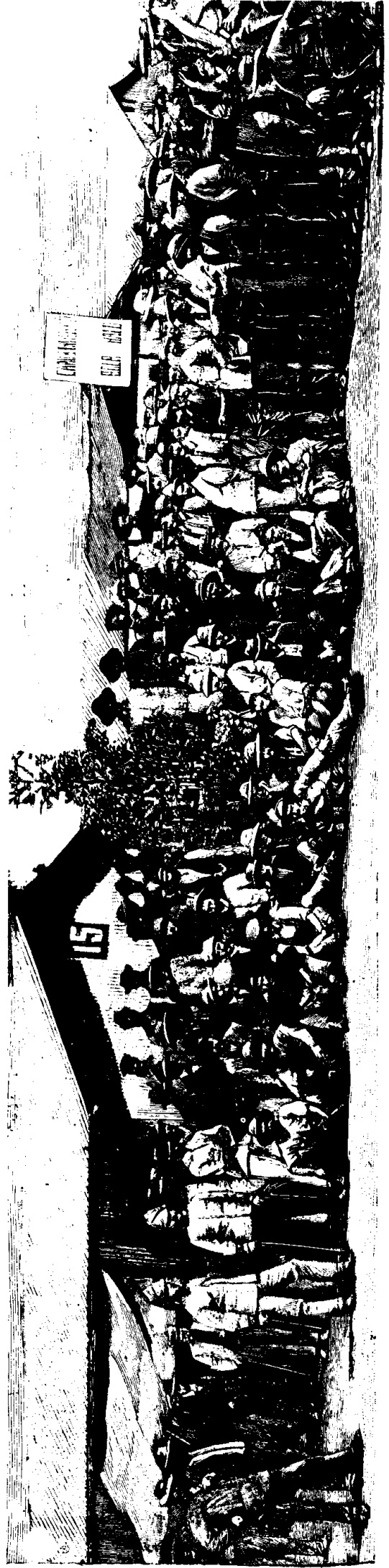
Le Dr Fritz, pour faire, à tout jamais, disparaître ces excroissances, dépose dessus, une ou deux fois par jour, durant une semaine, une couche de traumatine (solution chloroformique de gutta-percha) contenant 10% de chrysarobine. Chaque fois il enlève en râclant doucement les couches qui se dessèchent sous l'influence de ce médicament.

Pour enlever les traces des mains sales.—Pour enlever les traces que laissent les mains sales sur les boiseries des portes et surtout près des boutons, il suffit de laver ces boiseries avec de l'eau chaude, à laquelle on aura ajouté deux cuillerées à soupe de borax en poudre pour un seau d'eau. Si les taches ne s'enlèvent pas, on trempe un linge dans l'eau additionnée de borax, on le frotte sur du savon saupoudré de borax en poudre, on le passe sur les taches et on rince à grande eau.



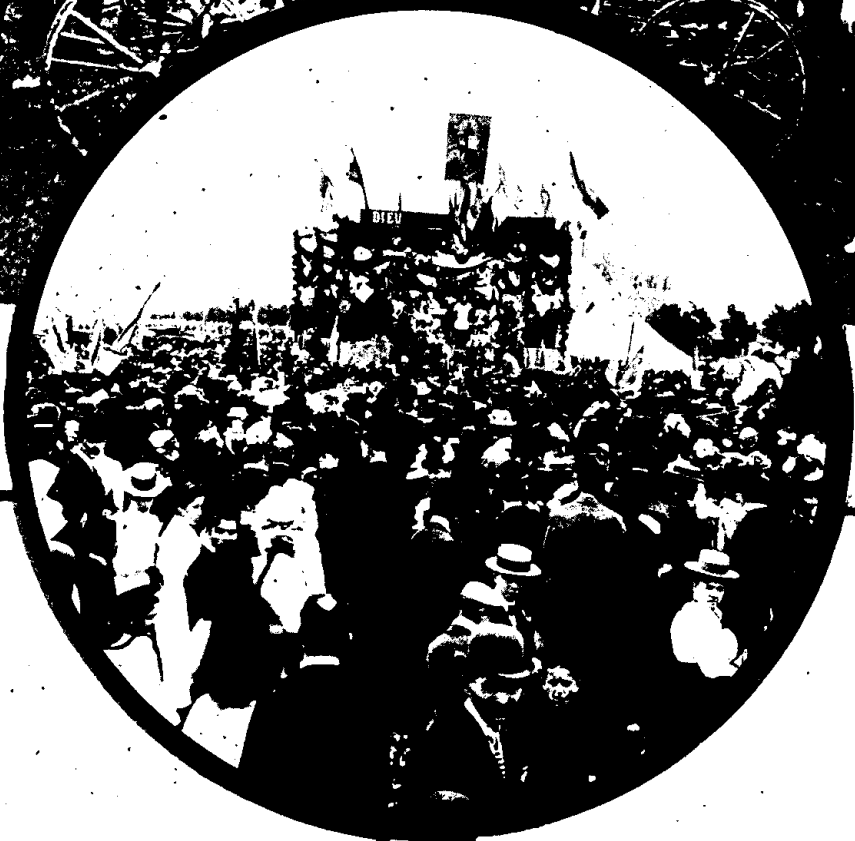
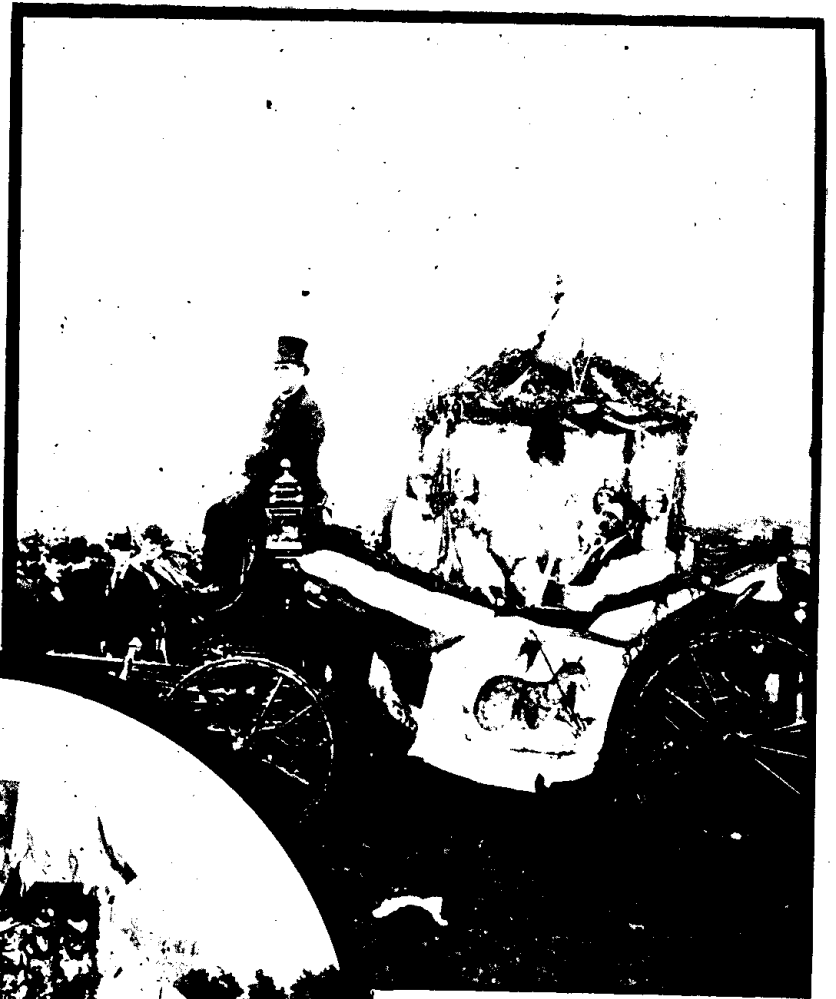
La retraite du président Kruger à Hillversum, Hollande

La résidence de M. Kruger à Prétoria



LES PRISONNIERS BOERS DANS L'ILE DE CEYLAN

pensionnat de
chez Gabriel
elle se présente
chant qu'elle
à celle de M.
son admission
ste, personne
érêt qui vient
très heureux
pour toujours
Votre avenir
gratitude à M.
midement S.
demanda G.
si je me pr
ma démarc
contraire,
...
aire à l'instan
ma chère
santes. Pour
ourd'hui et
de prendre
is à Mme Du
Je profiterai
ndre un petit
moi ! De quel
M. Bressolle
on de ma toile
a ceux de Mlle
rait... J'allo
vous de la re
lui saurai gra
main, de m'
faite, M. Ge
z donc vite,
e autre chose
ion manifest
quelques min
os nouvelles
mon enfant,
merci ! s'éc
vous en par
y...
meure de
neuil, un h
apparenc
recherches
simples,
une existe
int d'un n
mais ne don
ageuses et me



Quatre des personnages allégoriques de la procession.—L'autel et la foule des assistants au Parc Lafontaine
QUELQUES VUES-SOUVENIR DE LA SAINT JEAN-BAPTISTE A MONTREAL.—Photos Laprés & I avergne, 360 rue St Denis

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

L'AMOUR MATERNEL

Fait d'héroïsme et de clémence,
Présent toujours au moindre appel,
Qui de nous peut dire où commence,
Où finit l'amour maternel ?

Il n'attend pas qu'on le mérite,
Il plane en deuil sur les ingrats ;
Lorsque le père déshérite,
La mère laisse ouverts ses bras.

Son crédule dévouement reste,
Quand les plus vrais nous ont menti,
Si téméraire et si modeste,
Qu'il s'ignore et n'est pas senti.

Pour nous suivre, il monte ou s'abîme,
A nos revers toujours égal,
Ou si profond ou si sublime
Que, sans maître, il est sans rival.

Est-il de retraite plus douce
Qu'un sein de mère, et quel abri
Recueille avec moins de secousse
Un cœur fragile endolori ?

Quel est l'ami qui sans colère
Se voit pour d'autres négligé ?
Qu'on méconnait sans lui déplaire,
Si bon qu'il n'en soit affligé ?

Quel ami dans un précipice
Nous joint sans espoir de retour,
Et ne sent quelque sacrifice
Où la mère ne sent qu'amour ?

Lequel n'espère un avantage
Des échanges de l'amitié ?
Que de fois la mère partage
Et ne garde pas sa moitié ?

O mère, unique Danaïde
Dont le zèle soit sans déclin,
Et qui, sans maudire le vide,
Y penche un grand cœur toujours plein !

SULLY PRUDHOMME.

LES QUESTIONS DU COIN DU FEU

1^{re} QUESTION.—*Croit-on qu'il soit possible d'éprouver un violent amour sans que cet amour se trahisse ?*

Non. Quelque soit le talent du comédien, quand il se laisse prendre aux filets de l'amour, il devient l'esclave de son cœur, et un jour ou l'autre, par surprise ou par entraînement, un geste, un regard le fait rougir... le trouble... il est compromis.—**AVE DE LA PLAINE.**

Impossible, puisque l'amour cherche toujours à confondre, ceux qui s'aiment, dans une parfaite harmonie de situation et de sentiment. Quand véritablement on aime, tout nous trahit, les yeux, la voix, le silence même.—**LAURE.**

2^{me} QUESTION.—*Quelle est votre distraction préférée ? Dites le motif de cette préférence.*

J'aime me distraire en pleine nature, où mes yeux ravis contemplant les merveilles de Dieu, où mon cœur ému s'épanche comme dans le sein d'une amie. L'air embaumé que je respire, l'azur idéal des cieux, le doux encens des fleurs, le bruissement sourd des insectes sous mes pas, dans la verdure, la plume légère du passereau qui tombe... tout me parle de la puissance souveraine et de la bonté d'un Père aimable ! Dans l'harmonie parfaite des créations divines, qui lie la créature à son créateur, comme les affinités sympathiques marient les cœurs les uns aux autres, je retrouve sans cesse une jouissance presque sans mélange, où mon âme s'associe à mes sens pour triompher du terre à terre de l'existence humaine, dans un avant-goût de l'immortalité !...

Une distraction quelconque a invariablement pour mobile l'amusement. Or, chacun prend son plaisir où il le trouve, dans le rêve... ou dans la réalité.—**ULLA.**

Ma distraction préférée, c'est la poésie ! Non pas composer des vers, mais en lire de beaux, de sublimes, de ravissants ! Hugo, Lamartine, de Musset, Sully Prudhomme, François Coppée. Quels noms suaves ! Avec quel rythme caressant, quelle délicieuse cadence ne bercent-ils pas nos âmes et nos cœurs, tendrement émus par ces douces visions d'amour, de bonheur, d'idéal, d'infini !... Les lire et les relire c'est là ma distraction favorite.—**A. L.**

Préparer de bons petits plats, bien appétissants, pour l'aimable compagnon de ma vie, qui ne manque jamais de m'en faire compliment avec amabilité. Le voir sourire à mes efforts pour lui plaire, l'entendre me remercier gentiment, tout cela souligné d'un bon baiser, est la distraction préférée, dont je me paie assez souvent le luxe.—**JEUNE ÉPOUSE HEUREUSE.**

Vous m'embarrassez sérieusement, car toutes les distractions ont pour moi de l'attrait.

J'ai beau chercher, je ne vois pas que j'aime celle-ci plus que telle autre. Non ! Je ne préfère pas la lecture à la musique, la promenade à une bonne partie de croquet ! J'avoue franchement que j'adore tout cela avec la même passion, je réponds donc que ma distraction favorite est celle du moment.—**ROSE DE MAL.**

Ce n'était qu'un murmure, on eut dit les coups d'ailes
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux !

Faire de la musique à laquelle on puisse dédier ces vers, de la musique qui calme les plus violentes tempêtes du cœur, et vous transporte dans des régions éthérées, c'est la distraction idéale.—**D'UNE ITALIENNE AU CŒUR BRISÉ.**

Retirée en pleine campagne, loin des vapeurs énevantes de la grande ville, ma distraction la plus chère



No 501

est de sacrifier une grande partie de mon temps aux deux petites filles que Dieu m'a envoyées, leur apprendre à connaître les devoirs qu'elles auront plus tard à remplir, tout en adoptant cette devise que la femme doit suivre : Honneur, Patrie, Famille.—**CAMPAGNARDE.**

A toutes les distractions, je préfère une bonne lecture instructive qui délasse l'esprit et forme le cœur.—**PENSANT A MARCELLE.**

Etre accoudée à un balcon et rêver, le soir, au clair

de lune, surtout lorsqu'un Cyrano passe sous le balcon.—**ROXANE.**

NOUVELLE QUESTION

Doit-on toujours dire ce que l'on pense ?

LA MODE

No 501.—Ce modèle représente une élégante toilette de visite, en tissu rayé mauve et crème, avec la nouvelle jupe à quatre lés, corsage boléro, manches nouveau genre. Trois rangées de ruban de velours noir étroit, avec boucles d'un côté, atteignent les bords dentelés du devant du boléro, tout en laissant voir un joli veston en soie. Les sous-manches sont aussi de même soie.

Quantité requise : 9 vgs, 42 pcs de largeur et 2 vgs de soie. Nous donnons les patrons du corsage dans les nos 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs, mesure du buste ; les patrons de la jupe dans les nos 20, 22, 24, 26, 28, 30 et 32 pcs, mesure de la ceinture. Prix 10 cts chaque.

508.—Cette toilette de réception est de soie foulard bleu marin, avec dessin à taches blanches. La jupe est joliment faite, avec replis sur le côté, et le corsage,



No 508

qui ferme à gauche, y correspond. De petites bandes de satin blanc avec boucles en strass en font la garniture. Quantité requise : 14 vgs de soie. Nous donnons les patrons du corsage dans les nos 34, 36, 38, 40, et 42 pcs, mesure du buste ; les patrons de la jupe dans les nos 20, 22, 24, 26 et 28 pcs, mesure de la ceinture. Prix 10 cts chaque.

LA CUISINE

Amandes soufflées.—Echaudez, pelez des amandes, coupez les en petits morceaux, mêlez-y du jus de citron, roulez-les dans un blanc d'œuf non fouetté, mais où vous aurez jeté du sucre. Avec cette pâte, formez de petites boules, que vous disposerez sur une feuille de papier fort, sur laquelle vous les ferez cuire à feu modéré.

Mousse de fraises.—Laissez mijoter une pinte de fraises pendant vingt minutes, dans une petite tasse d'eau. Passez au tamis et laissez refroidir le jus. Faites dissoudre deux onces de gélatine dans deux tasses d'eau froide, puis mêlez-les au jus avec deux tasses de sucre blanc. Remettez sur le feu dans une casserole émaillée, et retirez dès que se produit l'ébullition. Coulez et laissez refroidir. Quand cette gelée est à moitié prise, incorporez-y les blancs battus en neige de trois œufs, et fouettez le tout pour en faire une mousse légère.

PETITE CORRESPONDANCE

Printemps d'Amour.—Il nous a été impossible de publier votre article cette semaine. Le numéro prochain vous donnera ce plaisir.—A.

L'avarice est plus forte que la ruse

Une vieille dame riche et avare, entendant un bruit qui semblait venir du jardin, ouvre la fenêtre et voit un homme d'aspect mirable étendu dans le gazon et paraissant manger l'herbe.

—Que faites-vous là ? cria-t-elle au vagabond.

—Ah ! ma bonne dame, dit le rusé compère, je n'ai rien mangé depuis quatre jours, et je suis tellement affamé que je me suis permis d'entrer manger un peu d'herbe.

—Pauvre homme ! dit la dame subitement attendrie, pauvre homme... Eh bien ! levez-vous, mon ami, faites le tour de la maison... vous trouverez dans le fond du jardin une pelouse où le gazon est bien plus épais qu'ici.

Et la brave dame, toute émue, referma sa fenêtre.

DEVINETTE



Allons ! où est donc cet imbécile de domestique ? Ah ! si je le tenais...

JEUX ET AMUSEMENTS

COQUILLES AMUSANTES

Cette femme a perçu des bruits dans la maison hantée.

QUESTIONS HISTORIQUES

En quelle année Québec fût-il érigé en évêché ? Où naquit le célèbre poète Homère, et où mourut-il ?

ANAGRAMME

Avec six pieds je suis mouvement militaire, Ou une danse, un cours, ou distance, ou degré ; Puis, mélangeant mes pieds, on peut voir à son gré, Un arbre, un agrément, un attrait fait pour plaire,

RÉBUS GRAPHIQUE

vent	venir	pirer	rire
un	fait	pleurer	ou

CHARADE

—Il roule, dévorant l'espace ;
—Elle sautille, elle jacasse ;
—Sur les blessures on la place.
Je finis, car ma plume est lasse.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 895

Enigme.—La neige.
Logogriphe.—Canon, anon, non, on.
Métagramme.—Nimes, rimes, dimes, cimes, limes.
Rébus.—Travailler pour autrui fait paraître le temps

Explication mot à mot : T'rave, ail É pour, O truite, faix, pas, raie Tre, Le temps long.

parlant déjà, puisse devenir muet s'il lui arrive de devenir sourd. C'est qu'il désapprend le peu qu'il avait appris et n'est plus—par suite de l'isolement que lui crée sa surdité—susceptible d'acquérir des connaissances nouvelles. Chez les sourds-muets, un grand nombre de sujets ne sont muets que parce qu'ils sont sourds, et la preuve c'est que le jour où l'on réussit à les faire entendre ils apprennent à parler.

* *

Un autre mode de mutisme est réalisé par l'aphasie. L'aphasique perd l'usage de la parole tout en conservant l'intégrité absolue de ses organes vocaux. Il a oublié, perdu le pouvoir de trouver et d'émettre les sons adéquats aux idées qui lui viennent à l'esprit. Ces idées, il les peut exprimer par gestes, dessins ou écrits, non par le langage articulé.

Ici la preuve matérielle et décisive est faite qu'il s'agit d'une affection de l'intelligence dont le siège est au cerveau. Les admirables travaux de Broca ont démontré que cette faculté du langage articulé réside dans la troisième circonvolution frontale gauche. Tous les aphasiques observés par l'illustre physiologiste, et dont l'autopsie a pu être faite présentent une lésion à ce niveau. Par contre, et c'est là un fait intéressant en l'espèce, le cerveau de Gambetta, à qui l'on ne saurait refuser qu'il possédait une remarquable facilité d'élocution, présentait un exceptionnel développement de cette même circonvolution frontale.

Dans le cas des aphasiques, si la lésion se guérit l'usage de la parole revient.

* *

De tout cela on est en droit de conclure qu'une chute ou un coup, portant sur la tête une commotion violente susceptible de produire un trouble dans le cerveau, sont autant de causes parfaitement capables de faire perdre l'usage de la parole. Et tel paraît être le cas du matelot dont il est question ici.

Est-il beaucoup plus difficile d'admettre qu'une autre commotion nerveuse produise des effets analogues, quoique en sens inverse ? Nous avons connu, à la Salpêtrière, le cas d'une jeune fille, exceptionnellement nerveuse, qu'une peur intense rendit muette et qui, quelques mois après, à la suite d'une peur nouvelle, recouvra la parole.

Reste la question de l'anglais. Nous n'avons point la prétention de vouloir tout expliquer. Toutefois, nous risquerions volontiers, dans le cas présent, une interprétation possible. Si l'on admet une lésion cérébrale ayant entraîné l'aphasie, il n'est pas interdit de supposer que, la guérison de la lésion s'étant lentement, produite au cours des années passées en compagnie de personnes parlant l'anglais, le travail intellectuel de comparaison qui se poursuivait confusément dans l'esprit du malade (travail en tous points analogue à celui qui se fait dans l'esprit de l'enfant qui commence à apprendre à parler), devait avoir précisément ce résultat que le malade—qui a réappris à parler en entendant parler autour de lui—se trouva avoir appris la langue à laquelle s'est accoutumée son oreille. Et voilà pourquoi... ce marin ne serait plus muet et comment il aurait appris l'anglais. C'est une méthode que, d'ailleurs, nous ne prétendons recommander à personne.

CHARLES MARTIN.



—Maman ! Il paraît qu'on a arrêté un voleur, à long côté...

—Cours vite voir si des fois ce n'est pas ton papa !

Ce met orne, bien si l'on en fait de petits moules entourés de crème jaune entremêlée.

Charlotte aux fraises.—Faites dissoudre une once de gélatine dans deux tasses d'eau froide, puis ajoutez une tasse d'eau bouillante et une tasse de sucre. Fouettez une chopine de crème, mêlez-y la gélatine refroidie, et battez encore bien ensemble. Mettez à la fin une chopine de petites fraises bien sucrées. Les grosses fraises doivent être coupées en petits morceaux. Moulez comme la Charlotte-russe.

Sirop de fraises.—Le jus de la fraise bouillie perd sa saveur délicate. A défaut des procédés chimiques qui permettent de conserver le jus frais sans ébullition, on peut en préparer tous les matins, pour les besoins de la journée. Il suffit de presser les fruits et de mêler au jus un sirop refroidi.

On enferme dans une bouteille conservée sur la glace. Un doigt de cela avec du plain soda frappé est un nectar hygiénique.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un muet qui parle après quinze ans.—Mutisme et aphasie.—Pourquoi les muets ne parlent-ils pas ? Localisations cérébrales.—Broca et le cas de Gambetta.

L'on a mené quelque bruit, ces temps derniers, autour d'un fait, à la vérité, fort singulier et bien capable de déconcerter l'esprit. Il s'agissait du cas d'un matelot devenu muet accidentellement à la suite d'une chute grave et qui, après être demeuré pendant des années dans ce triste état, avait subitement recouvré l'usage de la parole.

Le fait, par lui-même et réduit à ces proportions, était déjà suffisant pour éveiller l'intérêt et la curiosité. Mais la chose devient quelque peu extraordinaire par les circonstances dans lesquelles ce muet a recouvré l'usage de sa langue. Et quelle langue ? C'est en cela que réside le piquant de l'histoire. Le marin dont il s'agit est d'origine française, Français lui-même, et ne parlait—avant son accident—que le français... peut-être bien même un français à lui.

Or, ayant séjourné en Angleterre pendant la durée de son mutisme, il lui arrive cette chose extraordinaire et plutôt imprévue que, recouvrant tout à coup l'usage de la parole, il se met à parler et il parle... l'anglais.

L'on n'a pas manqué, vous pensez bien, de plaisanter sur ce sujet et de dédier cet exemple aux amateurs de méthodes originales pour l'étude des langues vivantes.

L'événement mérite mieux que des plaisanteries faciles, et se rapporte à des faits de physiologie bien connus des spécialistes, mais plus ignorés du public. Nous en voulons dire un mot.

* *

Pourquoi les muets ne parlent-ils pas ? La question n'est point aussi simple qu'on serait tenté de se l'imaginer. Ce n'est point toujours—il s'en faut—par suite d'une malformation de la langue ou du larynx. Il faut bien faire attention à ceci que le larynx est l'organe de la voix, mais que la voix n'est point la parole ; elle n'en est, pour ainsi dire, que la matière première. Le langage articulé est, en substance, un acte de l'esprit ; c'est un mécanisme qu'on apprend et par lequel on exécute la série très complexe des mouvements de tout l'appareil vocal nécessaires pour émettre les sons qui correspondent, par convention, à telle ou telle idée. Le tout jeune enfant ne sait pas parler ; il n'est pas muet pour cela au sens propre du mot, et bien qu'il ne parle pas. Quand il aura accoutumé son oreille aux différents sons et vocables qui correspondent aux objets qui l'intéressent, quand il aura saisi le rapprochement des uns et des autres, et bien compris que les premiers sont représentatifs des seconds, alors il nommera ceux-ci : il parlera. Il s'agit donc bien d'un acte intellectuel.

C'est pour ne pas avoir réfléchi à ces choses que certaines personnes s'étonnent qu'un jeune enfant,

UN JUSTE CHATIMENT

(HISTOIRE VRAIE.)

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

Lorsqu'Auguste Verdéroux perdit sa femme, il avait deux enfants : un garçon et une fille.

C'était un gros fermier, aisé ; mais âpre au gain.

Quand son fils Julien se maria il lui fit l'abandon de ses terres sans condition. Il s'était laissé enjôler par la fiancée de son fils. Elle lui avait dit, un soir :

— Une rente, mon bon M. Verdéroux !... Et pour quoi donc ! Vous méfieriez-vous de votre fils... de moi ?... Ne restez-vous pas toujours le maître ici ? Ne craignez rien...

Quoiqu'à regret, le bonhomme avait cédé. Il craignait de froisser Célestine et de faire manquer un mariage qui lui tenait au cœur.

Il se disait :

— C'est un fameux parti que cette Célestine Gardon, vaillante à l'ouvrage, entendue à tout, économe et riche ! Mon fils trouverait-il mieux ?

Hélas ! comme tant d'autres pères, il ne s'occupait, le malheureux, dans cette question du mariage de son fils, que du côté extérieur et matériel. Peu lui importaient les qualités morales. Et pourtant, qui peut les remplacer ?

D'aucuns prétendaient que Célestine n'était pas commode, n'avait pas le cœur tendre et se souciait peu de remplir ses devoirs religieux...

Mais la fortune faisait passer le père et le fils pardessus les défauts.

Le vieux fermier était même tellement fier de ce mariage qu'il en dédaignait Eugénie, sa fille aînée, qu'il avait mariée presque sans dot dans un village voisin.

Julien Verdéroux épousa Célestine Gardon au commencement du printemps.

Tout d'abord, dans le nouveau ménage, les choses allèrent à peu près. Mais bientôt, l'esprit autoritaire de la jeune femme ayant repris le dessus, tout dut marcher à sa guise dans la maison. Il y eut alors, entre elle et son beau-père, des froissements ; puis des querelles ; enfin, un désaccord complet, permanent, tout-à-fait douloureux.

Le jeune mari, dominé par son épouse, prit fait et cause pour sa femme. Il ne tint plus aucun compte des conseils de son vieux père, autrement expérimenté que lui pourtant.

Bientôt, les affaires du foyer s'en allèrent à la dérive.

Alors, le malheureux paysan, qui avait tant travaillé, fut considéré comme une bouche inutile et s'entendit reprocher son pain.

C'était pitié de le voir traîner son pauvre vieux corps miné par la honte et le chagrin, plus encore que par le travail, ne sachant où le mettre pour qu'il ne gênât point. Le jour, il se tenait dans le coin le plus reculé de la cour. Le soir, au bas bout de la table, après les domestiques, qui le bafouaient ouvertement sans craindre d'être réprimandés.

Mais ce qui fut le plus sensible au vieillard, c'est que les premiers mots balbutiés par son petit-fils, Paulin, furent des injures soufflées par sa misérable mère.

Ils firent tous tant et si bien qu'un jour, Eugénie, écœurée d'une pareille conduite, et oubliant l'injustice dont elle avait été victime, dit à son père :

— Père, votre place n'est plus chez Julien ; venez chez nous. Nous ne sommes pas riches, nous ; mais

on coupera les morceaux de pain plus petits et vous aurez aussi le vôtre.

Ah ! certes non, on n'était pas riche chez Eugénie. A la mort du mari, tué d'un coup de pied de cheval, la misère s'était établie au logis.

Là, le père Verdéroux trouva, sinon le bien-être qu'il aurait dû avoir chez son fils, du moins des égards auxquels il n'était plus habitué depuis longtemps.

Pourtant, comme il s'était montré père injuste, il fallait bien qu'il fût puni par où il avait péché. Ce fut Blanche, la fille de sa fille, qui, sans le vouloir, fut la cause de son châtement.

Blanche avait onze ans. Elle allait faire sa première communion. Pieuse comme un ange, elle s'inquiétait peu des vêtements qu'elle porterait dans ce beau jour. M. le curé n'avait-il pas dit souvent que Jésus-Eucharistie ne s'occupait que de la beauté de l'âme ; que celle là ferait la meilleure première communion qui aurait le mieux préparé son cœur à l'hôte divin de nos tabernacles.

— Petite, dit-il à Blanche, donne-moi mon bâton et mets un morceau de pain dans ma besace. J'ai affaire assez loin d'ici. Je rentrerai pour souper.

— Y pensez-vous, bon papa ?... Regardez comme le temps est noir. Je suis sûre que, comme hier, nous aurons de l'orage avant que le soleil se couche. Bon papa, restez !

— Ne t'inquiète point, chère petite, je serai à l'abri dans quelques heures. Il s'agit de quelque chose d'urgent et qui ne souffre point de retard.

Et sans se laisser gagner par les tendres remontrances et les caresses affectueuses de sa petite-fille, le vieillard se mit en route d'un pas alerte.

Le ciel était sombre, chargé, de ci de là, de gros nuages noirs que poussait furieusement un vent violent. L'air était chaud et épais. On sentait l'orage.

Blanche suivit du regard son grand-père aussi loin qu'elle put. Et, quand il eut disparu au tournant de chemin, elle sentit son cœur défaillir, comme à l'approche d'un grand malheur. Elle se mit en prières.

* *

Tous les gens du village qu'habitait Célestine étaient allés à la ville voisine pour la grande foire annuelle. Il ne restait à la ferme du fils Verdéroux qu'un valet à moitié idiot, pour panser le bétail, et une servante chargée de garder le petit Paulin, que sa mère n'avait pas voulu emmener par crainte du mauvais temps et parce que l'enfant n'était pas agréable. Il avait toujours été volontaire. Maintenant, il était capricieux, méchant, tout-à-fait intraitable. Il savait que les gens de la ferme avaient ordre de ne le contrarier en rien. C'était, dans toute la force du terme, un enfant gâté.

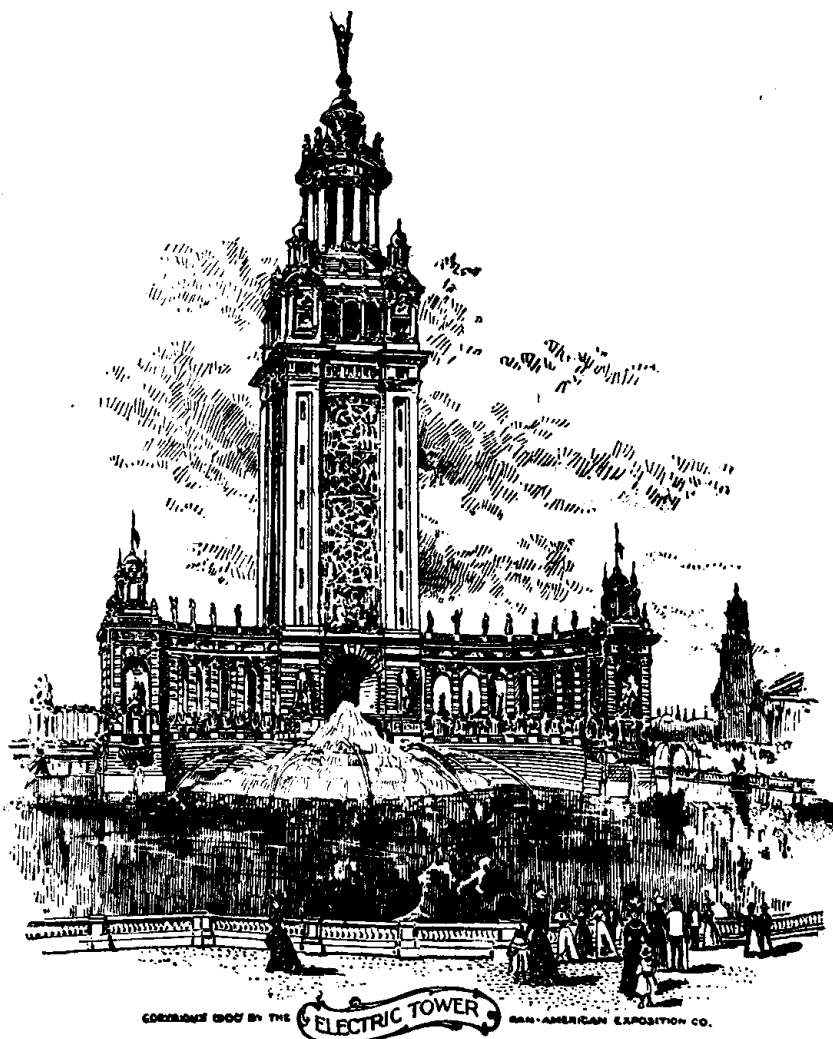
Le jour commençait à baisser, l'orage grondait depuis une heure, quand la barrière s'ouvrit. Un pauvre vieux, traversant la cour, se dirigea vers la maison.

Il ne fallait pas qu'il fût du pays, le malheureux, pour ne pas savoir qu'à cette ferme, non-seulement on ne faisait pas l'aumône, mais encore les chiens étaient dressés à mettre en fuite quiconque avait l'air d'un quêteur de pain.

La servante, profitant de ce qu'elle était seule, s'appretait à donner quelque chose au vieillard, quand Paulin, digne fils de ses parents, s'y opposa de toutes ses forces.

— Je ne veux pas, entends-tu, Jacqueline, que tu donnes quoi que ce soit à cet homme.

La servante allait passer outre ; mais le méchant drôle se jeta sur elle et la griffa comme l'eût fait un chat



L'EXPOSITION PAN-AMERICAINE.—La tour électrique

Non, elle ne se préoccupait pas de son costume de communicante, la chère enfant. Mais sa mère s'en préoccupait pour elle ; elle se demandait comment elle ferait pour habiller sa chère Blanche déceimment.

Elle était si pauvre !... Le grand père s'en préoccupait, lui aussi ; car il aimait cette petite, si bonne, si douce, si respectueuse, si pure. Il ne voulait pas que, ce jour-là, elle eût l'air d'une misérable.

Ah ! s'il avait été plus juste, lors du mariage de sa fille ! S'il avait donné à Eugénie autant qu'à son mauvais frère, elle ne serait pas en peine à cette heure-ci pour vêtir déceimment la pauvre petite.

Eh bien ! il réparerait son tort. Il irait trouver son fils et lui demanderait de l'argent pour acheter un beau costume à Blanche. Cet argent, son fils ne pourrait pas le lui refuser ; car, somme toute, il appartenait à Eugénie, qui n'avait pas eu de dot.

Donc, le lendemain matin, il attendit que sa fille fût partie au travail, afin d'être sûr qu'elle ne mettrait point entrave à son projet.

en colère.

— Quand je te dis et que je le défends ! cria-t-il hors de lui. Si tu me désobéis, je le dirai à maman qui te mettra à la porte... Attends ; tu vas voir comme je vais l'arranger, ton bonhomme.

Joignant l'action à la parole, il ramassa une pierre qui était à ses pieds et la lança sur le vieillard avec violence qu'il put.

Celui-ci se recula, suffoqué d'un accueil sur lequel il ne comptait sans doute pas. Puis, d'un geste lent et fatigué, il essuya son visage trempé de sueur ; et, comme mû par un ressort, sans mot dire, il avança vers la maison.

— Ah ! tu n'en as pas encore assez, cria le gamin sans cœur, que cette muette protestation exaspérait ; ah bien ! en voilà encore !... tiens... encore, tiens... et encore. Et les pierres, prises à un tas qui était près de la grange, pleuvaient sur le vieillard.

Du seuil de l'écurie, le valet, vraie brute, applaudissait aux prouesses de son jeune maître et l'encour

rageait à taper dur. La servante, indignée, s'interposa : — En voilà assez, hein ! Qu'on ne donne pas aux malheureux, c'est possible ! Mais qu'on les assomme comme des bêtes malfaisantes, c'est autre chose. — Et vous, grand niais, ajouta-t-elle, en se tournant vers le valet, vous n'avez pas honte d'encourager cet enfant à faire des choses pareilles ? Il n'est peut-être pas assez mauvais déjà !... Faut pas que vous ayez de cœur !...

Après un moment d'hésitation, le mendiant était sorti de la cour. L'une des pierres l'avait atteint au front. Il épongeait le sang qui coulait de sa blessure, se mêlant aux gouttes d'eau qui commençaient à tomber et que le vent, très violent, lui jetait au visage.

Une demi-heure plus tard, l'orage éclatait avec une violence inouïe. La pluie tombait par torrents, inondant les champs, ravinant les chemins. Il plut ainsi durant plusieurs heures.

* *

Tout le monde reposait à la maison qu'habitaient Julien Verdéroux et Célestine Gardon, quand, brusquement, dans le grand silence de la nuit, un cri retentit, mais un cri si lugubre, si déchirant que chacun se dressa, le cœur plein de trouble.

Qui donc avait lancé dans la campagne cette plainte navrée ?

Personne n'aurait pu le dire. Seule, la servante, qui s'était endormie l'esprit hanté par la triste scène de l'après-midi, en eut la révélation.

— Le mendiant de tantôt, pensait-elle, qui, peut-être, se meurt de faim.

Presqu'aussitôt, un second cri, plus faible que celui-là, mais qui ressemblait à l'autre comme le cri d'un jeune faon blessé peut ressembler au cri d'un vieux cerf aux abois, vint de nouveau jeter l'alarme chez les habitants de la ferme.

Cette fois, personne ne s'y était trompé. Si déna-

turée qu'elle fût par la souffrance ou l'angoisse, tous avaient reconnu la voix de l'enfant des maîtres.

Le lendemain matin, quand, après une tournée matinale dans ses prés, où l'herbe drue, émaillée de fleurs d'or, appelait la faucheuse, Julien Verdéroux rentra au logis, il précédait une petite charrette à bras, que deux paysans robustes poussaient devant eux. Il les avait rencontrés à deux cents mètres, qui venaient vers le logis, amenant un vieillard que leur chien avait découvert couché dans un fossé à moitié rempli d'eau. La charrette stationna à la porte de la maison.

Lentement et avec une sorte d'appréhension, Julien souleva la vieille limousine qu'on avait jetée sur le cadavre.

Il recula, tremblant, épouvanté, pâle comme le cadavre qu'il avait sous les yeux.

Ce mort, c'était son père, le vieil Auguste Verdéroux !

— C'est le mendiant que votre fils a chassé hier à coups de pierres, s'écria la servante, en proie à une vive agitation.

L'infortuné vieillard apparut à tous, le corps raidi par son séjour dans l'eau, ayant au front un grand trou ; et cette vision inattendue parut si terrible à Célestine, qu'elle cacha ses yeux dans ses mains.

Pourtant, elle se remit bien vite.

— Chassez le naturel, il revient au galop !

La première émotion passée, elle alla même jusqu'à s'emporter contre la victime de son enfant.

— Qu'avait-il besoin aussi, ce vieux, de venir surprendre les gens ?

C'est sa visite, sûrement, qui aura porté malheur au petit. Il faut qu'il ait jeté un sort à Paulin pour que, depuis la nuit, le pauvre petit souffre tant !

Dans sa pensée, ce cri qui les avait tous terrifiés était un cri de malédiction ; et la preuve c'est que l'enfant avait répondu immédiatement par un cri semblable...

— Il n'y a pas de sort, gémit sourdement Julien

Verdéroux. C'est le châtiment de Dieu qui commence pour toi, pour moi, pour l'enfant. Car tous les trois nous avons été coupables envers mon père.

Et pleurant à chaudes larmes, il s'agenouilla dans la boue, auprès de la charrette funèbre.

* *

De ce jour-là, on ne vit plus, chez Julien, que des visages lugubres.

Le père, dévoré de remords, restait sans volonté, dégoûté de tout. La mère ne quittait plus le chevet du lit où son fils se tordait dans des souffrances atroces. Elle souffrait elle-même d'un mal étrange, comme si du feu coulait dans ses os à la place de moëlle, comme si des bêtes s'acharnaient à déchirer ses membres, aux articulations. Les médecins appelés ne purent soulager ni la mère, ni l'enfant. Leur science échouait contre quelque chose de surnaturel qui les dérouterait complètement.

La servante, qui soignait les deux malades avec un dévouement admirable, ne s'y trompait pas. Comme son maître, elle voyait là un châtiment de Dieu, qui punissait ces deux infortunés, parce qu'ils n'avaient pas observé son quatrième commandement.

Qui oserait dire que cette paysanne n'avait pas raison ?...

A quelque temps de là, le jour où le même coup de bêche mettait en terre sa femme et son fils, morts repentants et absous, Julien Verdéroux prit à part sa sœur et Blanche, qui, la cérémonie funèbre terminée, se disposaient à regagner leur pauvre logis.

— Ma sœur, dit-il d'une voix très triste, mais très résolue, je te laisse tout ce qui me reste de ma fortune. De cette façon, tu pourras vivre et faire vivre ta fille. Si le père—Dieu ait son âme !—voit ce que je fais en ce moment il demandera pardon pour moi au bon Dieu. Il me pardonnera lui-même le grand crime que j'ai commis, le jour néfaste où il a dû quitter ma maison, parce qu'on l'insultait lâchement et qu'on lui reprochait son pain.

POUR RIRE

A une petite gourmamde : — Voyons, petite Jeanne, si je te donne les trois vertus théologiques en chocolat ! — Oh ! marraine, j'aimerais mieux les douze apôtres !

* *

Dialogue intime : — Marie, vous avez oublié les fleurs que je dois mettre dans mes cheveux. — Non madame, seulement... — Seulement quoi ? — Je ne sais plus où j'ai mis les cheveux de madame.

* *

Une dame furieuse entre chez son photographe. — Je viens vous dire, monsieur, que les photographies que vous nous avez faites l'autre jour sont affreuses. Ainsi mon mari a l'air d'un singe ! — Que voulez-vous que j'y fasse ? répondit le photographe. Il fallait vous en apercevoir avant de l'épouser !

* *

Joueurs malins. — On dit que lorsqu'on joue, on s'expose à perdre son argent. — Eh bien, moi, dit Berluzau, j'ai vu quatre individus qui ont joué ensemble toute une nuit et qui, à quatre heures du matin, avaient gagné chacun vingt francs. — Pas possible ! — Si ! c'étaient quatre musiciens.

* *

— Impossible de vous donner une commande, cher monsieur, dit un marchand de nouveautés à un voyageur, je suis bondé de marchandises. — Permettez-moi, au moins, de vous faire voir mes échantillons, insiste le voyageur.

— C'est inutile, ne vous donnez pas la peine ; je ne veux pas les voir, répond le marchand impatient. — Alors, vous souffrirez bien que j'y jette un coup d'œil moi-même ; voilà six semaines bientôt que je ne les ai plus vus.

* *

La scène représente un bureau de tabac. Entre un gamin porteur d'une boîte d'allumettes. — Eh bien, mon petit homme, lui dit le titulaire, qu'y a-t-il pour votre service ? — Il y a que maman m'envoie vous rapporter ces allumettes qui ne prennent pas, répond le petit homme, d'un air ennuyé. — Ah ! dit le buraliste, c'est la première fois qu'on s'en plaint. Et prenant une allumette au hasard dans la boîte, il la frotte vigoureusement sur la jambe de son pantalon. — Mais elles sont excellentes ces allumettes ! s'écrie le marchand en faisant voir au gamin une allumette flamboyante. — Bah ! repartit celui-ci, vous ne pensez pas que maman va se déranger à chaque instant pour venir froter ses allumettes sur votre pantalon !

* *

Un bon vieux, faisant une visite dans une maison amie, trouve une demoiselle en train d'étudier. — Puis-je vous demander, mon enfant, ce que vous étudiez avec tant d'application ? — Monsieur, je repasse ma chimie et mon algèbre pour les examens. — Ah ? c'est très bien, dit le malin vieillard : espérons donc que vous rencontrerez aussi un mari qui s'entende en couture, en blanchissage, en cuisine : alors cela pourra encore faire un bon ménage.

* *

SANS RETARD

Les pertes de sang par hémorrhagie ou autrement demandent sans retard un régime aux Pêches de Longue Vie du Chimiste Bonard qui fera du sang nouveau et pur.

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

LOTION PERSIENNE
DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
125, RUE ST. CATHERINE, MONTREAL

la gomme
du docteur

Adam guérit

instantanément

le mal de dents

10 cents

en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites. 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus.

J'ai fait usage de votre traitement conscient en cieu sement suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Et comme la mère et la fille, émues profondément, lui disaient :

— Alors, tu demeureras avec nous ?

— Non, non, s'écria-t-il, je me fais mendiant. Au surplus, regardez mon costume.

Après l'enterrement, il avait quitté ses habits du dimanche, qu'il avait revêtus pour la cérémonie : il avait mis sa blouse la plus vieille, ses chaussures les plus usées ; il avait pris un bâton et une besace. Et c'est ainsi habillé qu'il avait eu son entretien avec sa sœur et sa nièce.

Blanche et sa mère recoururent aux plus tendres supplications pour qu'il restât avec elles. Ce fut en vain. Julien Verdéroux passa le seuil de sa porte, résolu de ne plus jamais le franchir.

Depuis lors, il va le long des routes, mendiant de quoi vivre. Se contentant de peu, il aide des aumônes qu'il reçoit de plus malheureux que lui encore.

Il expie ainsi sa faute contre le quatrième commandement de Dieu.

Quant à Blanche Vigné, elle a fait sa première communion le jour de la Visitation de la sainte Vierge. Quoique riche de l'héritage de son oncle, elle n'a pas voulu de costume opulent pour ce jour si beau. Mais elle a obtenu sans peine de sa mère qu'on habillât des pieds à la tête deux petites camarades pauvres de son village...

**

Enfants, apprenez par cette histoire véridique que si Dieu bénit toujours l'enfant qui honore son père et sa mère, il maudit le malheureux qui les outrage ou les abandonne dans leurs besoins.

Dites donc souvent, avec le prophète royal :

Mon Dieu, inclinez mon cœur à la pratique de vos saints commandements et détournes-le de l'avarice.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Splendide réouverture, le 24 juin, au Théâtre National Français, avec *Quo Vadis*, le grand drame de Sienkiewicz dans lequel ont débuté Mlles Oldcastle et Charmon et M. Emile Lacroix.

Mlle Elouina Oldcastle, qui jouait le rôle de Pappée, est une artiste de race, dont les gestes et la superbe voix ont été très admirés. Mlle Charmon est très gracieuse et pleine de sentiment. M. Lacroix est un comédien excellent, plein de ressources. M. Cazeneuve a joué le rôle de Petronius avec le talent supérieur qu'on lui connaît et M. Julien Daoust a eu de très belles scènes, ainsi que Mme de la Sablonnière. Toutes nos félicitations aux autres artistes, MM. Filion, Palmiéri, Hamel, etc.

Pour la semaine du 1er juillet, on a monté *Faust* de Morrison, adapté à la scène française par M. Cazeneuve, exactement comme l'avait monté M. Morrison : les costumes, les décors, les effets de lumière électrique ont été préparés avec le plus grand soin. Pendant les représentations l'orchestre, que dirige avec tant de talent M. Raymond, fera entendre les principaux morceaux de *Faust* de Gounod.

Parmi les tableaux, qui, sans doute, produiront le plus d'effet, il faut mentionner le Jardin illuminé à l'électricité. Le Broken (scènes féeriques de l'Enfer),

la pluie de feu, les diabolins, avec effets électriques, et l'apothéose. Les scènes les plus émouvantes de la pièce sont celle de Marguerite et de Méphistophèles, devant la statue de la Vierge ; la scène comique des étudiants, au 2ème tableau ; la prison ; au 4e, les scènes de Méphisto et le duel électrique.

M. Paul Cazeneuve jouera Méphistophèles, l'un des rôles où il excelle.

Mlle Oldcastle continuera ses débuts dans le rôle de Marguerite qu'elle a jouée à Londres avec Irving, en remplacement de Ellen Terry. Les autres rôles ont été distribués comme suit : Faust, Julien Daoust ; Valentin, Filion ; Wagner, Palmiéri ; Fridolin, Godeau ; Frooch, Hamel ; Siebel, Leurs ; Walter, Laballe ; un vieillard du Broken, Petitjean ; Frantz, Sweetland ; Marthe, Mme Nozière ; Sulphurine, Mlle Béran-gère ; soldats, La Grange et Boyard, etc., etc.

CHOSSES ET AUTRES

— L'on voit actuellement à New-York un grand nombre de toilettes très élégantes en mousselines de couleur fantaisies ou unies, et garnies de dentelles noires : Les jupes de ces toilettes sont plissées à la machine et entourées de deux ou trois bandeaux de dentelle Chantilly noire.

— La couleur la plus en vogue, cet été, pour les chemises d'hommes, est bien certainement le bleu. Les chemises dernier genre se font avec plis de la largeur d'un pouce. L'on dit que, cet été, il se portera plus de chemises blanches que d'habitude.

— En 1607, le capitaine Raleigh, explorateur anglais, fondait la première colonie américaine sur les bords de la rivière Kennebec ; en 1608, après s'être construit un bateau, il mettait à voile pour l'Europe. Il avait donné le nom de Saint-Georges, au village qu'il avait fondé.

— Cet été, la ceinture en vogue pour homme est très étroite ; elle n'a guère plus d'un pouce de largeur. Elle se fait généralement en cuir couleur tan, noir, jaune et brun. Les anneaux de côté, que l'on trouvait sur les ceintures des précédentes, ont disparu. On prête, par contre, une grande attention à la boucle qui doit être en métal.

— Pour relier la mer Noire à la mer Caspienne :

Le gouvernement impérial russe a mis dernièrement en adjudication la construction d'un grand canal de navigation destiné à relier la mer Noire à la mer Caspienne, et cette dernière au bassin méditerranéen. Ce canal doit compléter le réseau de voies de pénétration dans la Russie méridionale.

La dépense totale sera de trois cent millions de roubles, soit cent soixante millions de dollars. La longueur du canal est de cinq cent cinquante verstes, soit environ 475 milles.

TOUJOURS LE MEME

Quelle terrible maladie que la consommation. On la prévient avec le *Baume Rhumal* et quand elle est déclarée on la guérit avec ce précieux remède.

Les

Soins intimes de la Femme

Par MARCELLE DU LAC

Dans son immuable sagesse le Créateur a placé la femme sur cette terre pour être la compagne de l'homme, et il ne lui a pas imposé d'autre rôle, ni plus ample devoir que de plaire à celui dont elle devait partager les joies et alléger les souffrances.

Il ne faut donc pas s'étonner que cette être gracieux et raffiné, cette créature toute spirituelle et sentimentale doit aussi être extra délicate et extra sensible. C'est un joli bijou, un de ces objets d'art que l'on ne doit manier que d'une main douce et qui chaque jour doivent recevoir des soins spéciaux, car la moindre tache peut en souiller l'éclat, le moindre heurt ou le plus petit choc peut en déranger l'harmonie.

Lorsque vous visitez les grands musées où sont réunies les collections riches, les merveilles de l'art moderne et de l'art ancien, vous êtes saisi du respect dont sont entourés les objets exposés et des soins qu'on leur prodigue.

Ces chefs-d'œuvre d'horlogerie et de mécanisme, de bijouterie et de guillochage sont enfermés dans de riches écrins de velours et de Maroquin, ces écrins reposent sur des tablettes de peluche portées par des colonnes polies, le tout est encore recouvert par des vitrines d'acajou ou de palissandre aux épaisseurs vitres biseautées et enfin ces vitrines sont rangées dans d'immenses salles au plancher vernis, aux murs éblouissants, aux vitrines hermétiquement closes et il semble que les trésors ainsi protégés devraient être à l'abri de toute action extérieure, de toute souillure, de toute atteinte.

Et bien, il n'en est rien. Si vous consultez les conservateurs de ces musées, ils vous apprendront que c'est seulement au prix d'une vigilance incessante, de soins répétés, d'une inspection constante que les objets qui leur sont confiés peuvent demeurer intacts. Si on les laissait quelque temps sans soin, sans époussetage, sans essuyage, sans graissage au besoin, ils se détérioreraient, des germes de ruine et de décadence pénétreraient au travers de tous ces remparts protecteurs et anéantiraient les objets qui semblent à première vue inattaquables.

Eh bien, ce qui est vrai des bijoux antiques, des œuvres féeriques de nos ancêtres est vrai de la femme. Si éblouissante que puisse être la forme, si étincelante que soit l'aspect, si admirable que nous semble l'apparence, si majestueux que soit le bloc, la délicate machine qui l'anime, qui s'agit dans cette adorable écrin nécessite des soins intimes de chaque jour, dont l'oubli peut être fatal.

Notez bien que nous ne parlons pas seulement ici des soins de toilette, même de toilette intime auxquels chaque femme qui respecte son corps se livre spontanément et qui, dans un pays fort comme le nôtre, à la race robuste, sont un délice, une joie, un repos ; non, nous voulons parler des soins organiques dont nous pouvons ne pas, sans avis, constater le besoin lorsqu'il est quelquefois le plus urgent et dont la nature peut seulement nous être révélée par un praticien.

Tout désordre organique si léger qu'il soit, est dans le corps comme le stigmate que Macbeth s'efforçait de laver sans jamais pouvoir l'effacer. Les précautions extérieures, les soins hygiéniques usuels sont impuissants à triompher de la tache qui s'est produite dans un organe. Il faut la renovation interne, il faut la disparition du principe originaire, l'épuration de la partie malade ou atteinte ; et pour cela il est essentiel de faire appel aux conseils des hommes de l'art.

Si apparente que soit la bonne santé d'une jeune fille ou d'une femme, si resplendissant que soit le teint, si légère que soit la démarche, si nette et pure que soit l'apparence physique du corps, il importe pour sa sécurité, pour sa tranquillité personnelle que la femme s'assure du bon fonctionnement du système interne, qu'elle se protège par une hygiène suivie contre tout dérangement possible.

Voilà l'objet des soins d'hygiène intime dont nous recommandons l'observation. Ils diffèrent absolument des soins de toilette intime qui n'en sont que le complément.

Pour connaître la nature de ces soins d'hygiène intime si importants, nous conseillons de s'adresser à des médecins spécialistes. Il n'y en a pas de meilleurs, de plus habiles, ni de plus discrets que ceux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, dont les bureaux de consultations sont au 274, rue Saint Denis.

Habités depuis de longues années à traiter les maladies de ce genre, propriétaires du remède connu de toutes les femmes, sous le nom de PILULES ROUGES, ils ont acquis dans cette spécialité, une autorité maintenant incontestée à laquelle ils joignent des qualités de respectabilité et de discrétion qui nous permettent de les recommander tout particulièrement.

Nous ne saurions trop encourager les femmes qui ont le souci de leur santé et de leur beauté, de leur tranquillité et de leur bien-être, à aller consulter les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Les consultations sont gratuites et rigoureusement secrètes.

En vous adressant à ces messieurs vous serez renseignées sur votre état que vous ignorez peut-être. Celle qui se croit bien forte et bien saine, peut être gravement atteinte d'un mal qui pris à temps, soigné comme il convient, disparaît, mais qui négligé peut l'entraîner au tombeau ou ruiner irréparablement son existence ; telle autre dont la vie n'était qu'un long martyre trouvera un soulagement immédiat dans des remèdes et des soins intelligents.

A toutes, ces consultations profiteront sûrement en fournissant des données exactes sur leur état réel et sur le traitement que nécessite leur constitution interne ; elles y seront instruites d'une ligne de conduite hygiénique qui les préservera contre les infirmités du sexe et qui leur assurera pour toujours la moyen d'être belles et de plaire.

MARCELLE DU LAC

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tel. Bell Est, 1736

GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tel. Marchands 520

SEMAINE DU
1er JUILLET

FAUST

PAUL CAZENEUVE dans Mephisto

MATINEE TOUTS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c.

Loges, 50c et 75c.
Loges, 50c.

Semaine prochaine : "TRILBY"

PERSONNEL

M. S. Lachance, pharmacien, s'est embarqué samedi dernier à Portland, Me., à bord du steamer *Vancouver*, de la ligne Dominion, pour un voyage de deux mois en Europe. M. Lachance visitera les principaux laboratoires et pharmacies de France, Allemagne, Italie et Angleterre, dans l'intérêt de son commerce. Nous lui souhaitons un bon voyage et un heureux retour.

CONTRE LA MIGRAINE

La migraine est causée tout simplement par la faiblesse et la pauvreté du sang, et le plus sûr remède est l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

PARC SOHMER

La semaine qui vient de finir a été un véritable succès sous tous les rapports. Parmi tous les artistes qui ont pris part au programme, nous devons mentionner spécialement Mme Ciaparelli, soprano, qui a chanté à ravir la cavatine du *Barbier de Séville*, de Rossini, M. et Mme Harmant ont rendu avec le brio que nous leur connaissons plusieurs chansonnettes françaises; Wolf et Milton, acrobates; les frères Powers sur les patins à roulettes, ainsi que les bicyclistes comiques, ont aussi eu leur part d'applaudissements.

Comme d'habitude, la musique du Parc a rendu des morceaux des grands maîtres avec la perfection que le public lui connaît.

APERITIF ET TONIQUE GÉNÉRAL

Messieurs. —Après avoir expérimenté le VIN DES CARMES, je ne puis que le recommander hautement comme APERITIF et TONIQUE général.

DR A. DAVID,

3674, rue Notre-Dame, Montréal.

—Les costumes "Tailleur" ont plus de vogue que jamais. On en verra beaucoup, cette saison, dans les couleurs gris-perle et beige. Le boléro, qui se porte généralement avec ces costumes, se fait maintenant avec un col et des revers en dentelles.

SAGE PREVOYANCE

Nos organes les plus délicats et les plus exposés aux influences extérieures sont ceux des voies respiratoires. Au moindre trouble qui s'y produit, il faut prendre du *Baume Rhumal*.

—Les 566 pompiers de Londres coûtent 2,575,000 francs par an, (environ \$128,700), les 1,742 pompiers parisiens n'en coûtent que 2,025,000 (environ \$101,200).

SUCCESS UNIVERSEL

La grande réputation du *Baume Rhumal* est due au succès extraordinaire obtenu par son emploi dans tous les pays contre les affections de la gorge et des poumons.

Durand.—Ah! vous voilà, Dubois. Eh bien! vous m'avez, sans le vouloir, joué un beau tour?

Dubois.—Quel tour?

Durand.—Vous savez, ce jeune homme que vous m'avez recommandé, il y a quelques mois, quand j'avais besoin d'un caissier?

Dubois.—Oui, je me rappelle! Il ne vous a pas donné satisfaction?

Durand.—Il s'est sauvé hier en emportant la caisse.

Dubois.—Est-ce possible? Et moi qui le croyais si honnête. J'étais convaincu, en vous le recommandant, que c'était exactement lui que vous cherchiez.

Durand.—Eh oui! c'est l'homme que je cherche, je vous prie de le croire!

SUITE DE TRAVAUX EXCESSIFS

A la suite de travaux excessifs beaucoup de personnes perdent d'appétit. Elles doivent faire usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* qui leur rendront l'appétit et la vigueur.

LES **Pilules de Longue Vie** (BONARD)

Guerissent les Maladies de la Peau ainsi que toutes les autres maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang.

ELLES GUERISSENT LES **HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS**

Delle **MARIA POULIOT**

Une petite fille de 13 ans guérie d'une maladie de la Peau qui la faisait souffrir horriblement. Sa mère reconnaissante nous écrit la lettre suivante, preuve incontestable de l'efficacité des **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard).



La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS.—Je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que ma petite fille, Maria, âgée de 13 ans, a obtenu une guérison presque miraculeuse par l'usage de vos *Pilules de Longue Vie*. Depuis quelque temps elle souffrait de faiblesse générale, de mal de cœur et de maux de tête fréquents. Elle souffrait beaucoup aussi d'une éruption de la peau qui lui couvrait tout le corps; ses jambes étaient enflées et ne pouvait à peine la soutenir. Plusieurs médecins la soignèrent, mais la maladie s'aggrava au lieu de diminuer. Une voisine me conseilla de lui faire prendre les *Pilules de Longue Vie Bonard*, disant que son petit garçon avait été guéri d'une maladie semblable à celle de ma petite fille, par l'usage de ces pilules. J'en achetai six boîtes qu'elle prit régulièrement, selon les directions, et maintenant elle est complètement guérie et a repris ses études qu'elle avait été obligée d'abandonner.


Mme POULIOT, 49 rue Brébeuf.

LES **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard) guérissent l'Anémie, la Dyspepsie, les Maladies de la Peau, ainsi que toutes les maladies du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Elles opèrent des guérisons merveilleuses tous les jours. Parmi les personnes qui ont obtenu des guérisons il y a de vos parents, de vos voisins ou de vos connaissances.

Si vous êtes malades, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les *Pilules de Longue Vie*, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébeuf, ou Delle Elizabeth Ouellette, 89 rue St-François-Xavier, M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Guoin, 478 1/2 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard). Si vous aimez mieux essayer les *Pilules* avant d'en acheter, envoyez-nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 centins, et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boîtes .. DE .. PILULES DE LONGUE VIE (BONARD) GRATIS.</p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des <i>Pilules de Longue Vie</i> (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 centins. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>.....</p> <p>Nom et Adresse</p> <p style="text-align: right;">  No. 17 </p>
--	--

La Revue Mame Charmante publication illustrée paraissant tous les mois et éditée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement: un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

omme
tte terre pour
ni plus ample
léger les souff-
cette créature
tra sensible.
ue d'une main
moindre tâche
t en déranger
tions riches.
isi du respect
e.
et de guillo-
in, ces écor-
es, le tout est
paisses vitres
au planchers
et il semble
extérieur, de
ces musées,
ncessante, de
r sont confiés
is soin, sans
oraient, des
ces remparts
innataquables.
riques de nos
la forme, si
ce, si majes-
te dans cette
bli peut être
coilettes, même
e livre sponta-
ont un délire,
ont nous pou-
e plus urgent,
comme le stig-
Les précau-
omphes de la
erne, il faut le
attaquée; et
art.
femme, si res-
sa et pure que
sa tranquillité
stème interne,
ossible.
ons l'observa-
en sont que le
portants, nous
e de meilleurs,
nique Franco-
t Denis.
renr. propo-
ES ROUES,
stée à laquelle
permettent de
leur santé et
alter les Mé-
consultation
votre état que
out être grave-
t, disparaître,
ment son an-
n soulagement
t des données
stitution in-
qui les preser-
ours la moyen
LAC.

GUERIS EN TRES PEU DE TEMPS | **Etes-vous Grevé ?**

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadioux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesneur, 90c. ; M. Bergeret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinsseau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par R. Maizeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par Francisque Sarcey, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c. ; Le Roi du Klondyke, par A. Turenne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son electricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoie franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUB ST-DENIS
MONTREAL

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DEBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 10, F. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. F. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ



FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)

4016



LA PLUPART

—Mais, dans votre gâteau, il y a des mouches ?
—Oh ! regardez bien, la plupart sont des raisins.

Simplets Faits Exposés Simplement

Vous ne trouverez nulle part à Montréal un pareil étalage qu'ici, en fait de **Meubles d'Été, Glacières, Carrosses pour Enfants** et, de fait, dans toutes les variétés d'ameublement. Un magasin qui contient un stock aussi considérable que le nôtre possède un avantage distinct. En magasinant ici un tel nombre de suggestions sont portées à vos yeux que vous pouvez nécessairement faire un choix meilleur et plus satisfaisant qu'ailleurs.

Chaises confortables d'Été, \$3.10 et plus
Glacières, doublées en zinc, \$7.00 et plus

Renaud, King & Patterson

652 RUE GRAIG 2477 RUE STE-CATHERINE

RIPANS

AU THEATRE

On éprouve parfois une sensation de faiblesse et de suffocation, accompagnée souvent de maux de tête. Le cœur bat fortement, on devient étourdi, et l'on se sent mal à l'aise. L'attaque peut ne durer qu'une minute ou elle peut être assez forte pour obliger une personne à quitter le théâtre. Ce cas se présente assez fréquemment lorsqu'on a bien dîné avant la représentation. Il résulte d'une certaine forme d'indigestion causée par la mauvaise ventilation et la tension de l'esprit qui se produit en suivant une pièce.

Comme mesure de précaution, les gens devraient prendre une **RIPANS** TABLE après un bon dîner. Elle aidera l'estomac à digérer la nourriture, et l'air vicié ainsi que l'excitation ne causeront aucun trouble. Elle chassera les mauvais effets d'un trop bon repas. Cette coutume est maintenant établie chez les personnes sages et cultivées.

10 pour 5 cents
Dans toutes les pharmacies

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent l'adouleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarque : le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

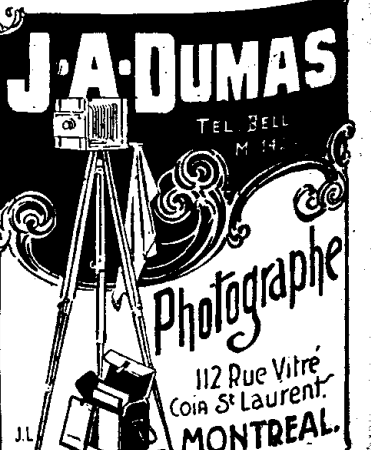
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Écarts, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — À l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANES-Paris

GEN DREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

J.A. DUMAS
TEL. BELL M. 14



Photographe
112 Rue Vitre
COIN St-Laurent
MONTREAL.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

En quittant la rue de Suresnes Maurice se rendit immédiatement à la préfecture de la Seine afin de se procurer un extrait de l'acte de naissance de Simone Dharville.

Les recherches furent longues, les archives de l'hôtel de ville ayant été incendiées pendant la Commune.

On trouva cependant et on promit au jeune homme pour le surlendemain l'extrait dûment légalisé.

En rentrant chez lui pour s'habiller après cette course, Maurice reçut des mains de la concierge un mot laissé par le petit baron Pascal de Landilly qui l'invitait à dîner ce jour même chez Brébant.

— Pardieu ! se dit-il, j'irai... Cela se trouve à merveille... Je ne savais justement que faire de ma soirée... Ce sera bien le diable d'ailleurs si je n'apprends pas là quelques détails sur les suites de l'arrestation du comte Yvan.

LIV

Après le départ de Maurice, le faux abbé Méryss et le capitaine Van Broecke étaient restés seuls.

— Tu t'enthousiasmes pour ce garçon, cela saute aux yeux, dit Verdier à Pierre Lartigues. Prends garde, compère.

— A quoi ?

— Maurice est très habile, je ne fais nulle difficulté d'en convenir, mais il a la fougue de son âge, il ne se possède pas assez, et je crains qu'un jour ou l'autre il ne nous compromette par quelque imprudence.

Lartigues haussa les épaules.

— Je te l'ai déjà dit et je te le répète, mon cher, répliqua-t-il ensuite, j'ai une entière confiance en lui... Malgré sa jeunesse il possède un imperturbable sang-froid. Rien ne le trouble... rien ne l'émeut... C'est là une de ces qualités rares et précieuses qui sont départies aux grands aventuriers seulement... J'éprouve en voyant Maurice une sensation inconnue de moi jusqu'à présent... Il me semble revivre en lui... Tel il est aujourd'hui, tel j'étais autrefois, et je crois n'avoir jamais compromis les intérêts de l'association...

— Compère, ta mémoire te sert mal... Tu oublies l'affaire Kourawieff...

— Je ne l'oublie pas, mais je pense n'avoir aucun reproche à m'adresser à ce sujet. J'avais tout prévu, sauf une diabolique créature qui a mis la police sur la bonne piste.

— Oui, Aimée Joubert... Ta vertueuse femme, mais elle a failli te perdre... Maurice pourrait en faire autant...

— Crois-tu donc qu'il songe à confier ce qui se passe à quelque femme ?

— Non, certes, je ne le crois pas, mais tu sais à quel point les femmes sont adroites. Pour les mettre au courant de tout, il suffit du moindre indice... leur imagination travaille et devine ce qu'on leur cache... Tu parlais tout à l'heure du sang-froid de Maurice... avons-nous la preuve qu'il le conserve sans cesse ?... Je ne me défie point de ce jeune homme, j'admets qu'on peut compter sur lui, mais la plus élémentaire prudence ordonne de le surveiller... Songe donc qu'il possède notre secret !... Songe qu'une imprudence de sa part pourrait amener l'écroulement de notre société, ce qui serait la ruine, puisqu'il devien-

draît impossible de mettre la main sur l'héritage d'Armand Dharville qui doit nous enrichir et nous permettre de vivre en honnêtes gens, en bons bourgeois millionnaires, environnés de l'estime universelle...

— Redoutes-tu de sa part cette imprudence ?

— Eh bien !... franchement, oui.

— Pourquoi ?

— Parce que, hier soir, son sang-froid que tu vantais lui a fait défaut...

— En quelle occasion ?

— Quand on est venu arrêter, au milieu de ses amis, ce jeune Russe, le comte Smoiloff, Maurice a eu peur... En voyant le commissaire et ses agents, il a cru qu'ils étaient là pour lui... Il a pâli, il a tremblé et, prêt à se trahir, il a pris sur la table un couteau pour se défendre...

— Ou pour se frapper... répliqua Lartigues. Maurice, j'en suis convaincu, préférerait mille fois la mort à la prison... Mais j'y songe... comment sais-tu ce qui s'est passé hier soir ?... Était-tu là par hasard ?

— Non, je n'étais pas là, mais un certain Noël, garçon de salle du restaurant, est à ma disposition...

Lartigues fit un brusque haut-le-corps.

— Tu entretiens des affidés dans cette classe et tu parles d'adresse ! ! s'écria-t-il. Mais tu commets en agissant ainsi, la plus impardonnable des imprudences ! !

— Nullement... L'homme en question ne me connaît pas... il ignore mon nom, ma situation, mes projets... il sait seulement que je possède un secret de son passé, et qu'avec ce secret je peux l'envoyer au bagne... Ce n'est ni un affidé, ni un complice... c'est un esclave...

— Je veux bien le croire ; enfin la conclusion de tout ceci est que, selon toi, nous devons nous défier de Maurice...

— Non pas de lui, je le répète, mais de sa jeunesse... qu'un mot lui échappe et on reconnaîtra en lui l'assassin cherché vainement... Arrêté, interrogé, il tombera dans l'un des pièges qu'un juge d'instruction a peu retors tend aux prévenus, et la police saura bientôt que la société des Cinq a deux de ses membres à Paris, cachés sous le nom du capitaine Van Broecke et de l'abbé Méryss : moi, forçat à perpétuité, évadé du bagne ; toi condamné à mort par contumace... Une fois qu'on tiendra notre piste, on ne la lâchera plus... Nous serons filés, traqués, pris comme des imbéciles, ce qui te paraîtra sans doute, ainsi qu'à moi-même, bien humiliant.

— Deviendrais-tu trembleur, par hasard ? demanda Lartigues avec un ricanement. Rien de tout cela n'est à craindre, car à la moindre alerte tu peux disparaître... Qu'on suive l'abbé Méryss jusqu'à la demeure de M. Marchais, boulevard du Temple : qu'après les sommations de rigueur on fasse ouvrir par un serrurier et on pénètre dans l'appartement, on le trouvera vide puisque l'abbé Méryss sera monté grâce à son ascenseur invisible, dans le logement de M. Martin et M. Martin, ayant changé de visage et de costume, pourra sortir paisiblement par la rue Béran-ger, bien certain que personne ne s'avisera de reconnaître en lui Verdier, l'ancien forçat ! !

— Parbleu, mes précautions sont prises, répondit le faux abbé. La preuve, c'est que depuis quinze ans je suis à Paris où j'ai su conduire à bonne fin quelques grosses affaires qui ont mis des capitaux dans la caisse

de la société, mais le plus malin peut se laisser pincer un jour ou l'autre... Du reste, ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour toi...

— Pour moi ? répéta Lartigues étonné.

— Parfaitement.

— Pourquoi diable la police s'aviserait-elle de me chercher dans la peau du capitaine Van Broecke ?

— Parce que la police sait à merveille qu'il est des déguisements sous lesquels on cherche un abri...

— Je défie la police de découvrir en moi Pierre Lartigues, l'assassin de la comtesse Kourawieff... Songe donc que depuis vingt-trois ans j'ai voyagé dans toute l'Europe sous des noms supposés, avec des papiers en règle... En Italie, je m'appelais Julio Peppi... en Espagne, Antonio Mercuzza... en Allemagne, Frank Muller... en Belgique, Van Amburger... à Londres, John Thompson... en Ecosse, William Duke... en Suisse, j'ai eu l'audace de reprendre mon véritable nom, il y a deux ou trois mois, et ce n'était point sans intention : je voulais, si la police française me cherche toujours, ce que je ne crois pas, lui faire supposer que j'habitais la Suisse... En Russie je me suis appelé Paul Targoff... Une seule fois j'ai été rencontré et reconnu.

— Par qui ?

— Par le comte Kourawieff lui-même... Il a tenté certainement de me faire arrêter, mais j'avais filé déjà... Je suis insaisissable, mon cher...

— Jusqu'à présent, mais il faut tout prévoir.

— D'accord...

— Tu sais la vieille chanson ?...

— Laquelle ?

— Celle dont voici le refrain :

“ Petite souris qui n'a qu'un trou
“ Dans sa remise
“ Est prise... ”

— A quoi veux-tu en venir ?

— A te trouver ici ce que je pourrais appeler une porte de derrière...

— J'y ai déjà pensé...

— En voyant, n'est-ce pas, la porte condamnée qui mettait jadis ton jardin en communication avec celui du pensionnat de la rue de la Ville-l'Évêque ?

— Juste...

— Eh bien, c'est là que nous devons chercher une issue en cas de surprise... La porte est-elle fermée seulement par la serrure et les verrous qui sont de ton côté, ou des verrous pareils la condamnent-ils du côté du pensionnat ?

— Je l'ignore... Je n'ai point demandé de détails à ce sujet au concierge de la rue Tronchet...

— Il faudrait le savoir.

— Comment s'y prendre ?

— C'est mon affaire... Examinons d'abord la porte de ton côté...

— Tout de suite ?

— Oui.

— Allons...

Lartigues sortit du salon où l'entretien qui précède venait d'avoir lieu, et descendit au jardin.

Verdier le suivit.

Le temps était froid et sec.

Un beau soleil d'hiver jetait ses rayons d'or dans le petit jardin du petit hôtel à travers les ramures dépouillées des grands arbres du pensionnat.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte de communication.

Elle disparaissait à demi, nous le savons, sous des touffes épaisses de lierre au feuillage sombre.

Le faux abbé Méryss souleva cette draperie végétale, et longuement examina la serrure massive.

— As-tu la clef ? demanda-t-il ensuite.

— Non, répondit Lartigues.

— Il faut t'en faire faire une sans tarder...

— Ce sera bien imprudent...

— Ce serait imprudent, j'en conviens, si tu appelais un serrurier pour prendre ses mesures... Il se demanderait évidemment ce que tu veux aller faire chez le voisin... Par bonheur ce ne sera point nécessaire... Les vis de la serrure se trouvent par ici... Tu la démonteras toi-même et tu la porteras dans un quartier lointain à un serrurier à qui tu commanderas une clef.

— Je comprends...

— Restent les verrous... Ils sont en quelque sorte soudés par la rouille, mais avec quelques gouttes d'huile on en aura facilement raison... Tu t'occuperas cette nuit de démonter la serrure de manière à ce que les voisins ne puissent surprendre ton opération.

— Ceci n'est point à craindre... répliqua Lartigues en désignant à gauche et à droite les hautes murailles des maisons voisines. Aucune fenêtre ne donne sur le jardin... il n'y a que des jours de souffrance garnis de grillages...

— A travers ces jours de souffrance un œil curieux peut observer... Toute précaution est bonne à prendre... Fais ce que je te dis...

— Je le ferai...

LV

— La porte s'ouvre de ton côté, ce me semble... reprit le faux abbé Méryss.

— Oui, répondit Lartigues, mais les lierres qui la couvrent aux trois quarts l'empêcheront de se mouvoir...

— Au premier jour de dégel tu feras planter ici une demi-douzaine de sapins haut de deux mètres... Ils masqueront l'entrée. Tu reporteras les lierres à droite et à gauche de la porte, et tout sera dit...

— Tout cela est très bien combiné, répondit Lartigues en souriant. Mais tu oublies une chose...

— Laquelle ?

— C'est qu'une fois dans le jardin du pensionnat, il faudrait en sortir... Comment s'y prendre ? As-tu un moyen ?

— Pas encore... Pour trouver ce moyen et pour être à même de te l'indiquer, il faut que j'aie visité le pensionnat.

— Visite-le donc le plus tôt possible.

— Oh ! dès aujourd'hui...

— Sous quel prétexte ?

— Que cela ne t'inquiète pas... Le costume ecclésiastique dont je suis revêtu doit me donner un accès facile dans la maison...

— Viendras-tu me voir après ta visite ?...

— Sans le moindre doute, afin de te communiquer les renseignements recueillis par moi.

Verdier se dirigea, suivi de Lartigues, vers la porte de sortie.

Au moment de l'atteindre il se retourna.

— Souviens-toi de mes conseils, dit-il, et médite-les sérieusement... Tiens-toi sur tes gardes avec Maurice.

— Positivement ce jeune homme te semble dangereux ?

— Il peut le devenir...

— Alors qu'on le supprime... Je sacrifierais tout à notre sûreté si je la voyais compromise, mais dans ce cas le sacrifice me coûterait beaucoup, car je me sens pris de sympathie pour ce garçon... Je voudrais en faire un élève digne de nous... il le deviendrait grâce à nos leçons...

— Les leçons de prudence sont les seules dont il ait besoin, répliqua Verdier. Pour tout le reste il est complet. Je ne songe nullement à le supprimer, quant à présent du moins. Il nous tient... subissons-le... Laissons-le d'abord agir... Nous le verrons à l'œuvre et nous le jugerons... Demain j'aurai sans doute une réponse à ma lettre. J'ai hâte de savoir ce que pense Michel Brémont de notre nouvel associé...

— Comme toi j'attends cette lettre avec impatience.

Les deux hommes avaient atteint la porte de sortie donnant sur la rue de Suresnes.

— A tout à l'heure... dit le faux abbé. Je vais au pensionnat... L'institutrice se nomme bien Mme Dubief ?...

— Mme Dubief, oui...

Verdier sortit et Lartigues referma la porte derrière lui.

* * *

L'ex architecte Ludovic Bressolles s'était occupé sans perdre de temps de cette frêle et gracieuse Simone, dont le doux visage pâle et la résignation dans la souffrance avaient donné au peintre Gabriel Servet

l'idée du tableau qu'il destinait à la prochaine exposition.

En quittant l'atelier de la rue Vavin, Marie pria son père de la conduire immédiatement chez Mme Dubief, afin de lui parler de sa protégée.

Les désirs de Marie étaient des ordres pour Ludovic Bressolles.

Il remonta en voiture et donna au cocher l'adresse du pensionnat, rue de la Ville-l'Evêque.

La place de lingère de l'institution se trouvait toujours vacante, Mme Dubief ne voulait point donner cet emploi à la première venue n'offrant point de suffisantes garanties.

Il s'agissait d'un poste de confiance.

L'honorabilité de la titulaire de ce poste devait être affirmée par des recommandations de premier ordre.

En attendant que quelqu'un se fût présenté, offrant ces garanties et munies de ces recommandations, une sous-maitresse surveillait la lingerie, et c'était là une grosse besogne, nos lecteurs le comprendront sans peine quand nous aurons dit que l'établissement de Mme Dubief contenait en ce moment plus de cent soixante jeunes filles.

La maîtresse de pension, heureuse de recevoir une de ses élèves préférées en compagnie de son père qu'elle estimait beaucoup, demanda gracieusement si elle serait assez heureuse pour pouvoir leur être agréable.

M. Bressolles développa sa requête et le fit dans les termes les plus chaleureux.

A cette pressante recommandation Marie joignit sa touchante prière et, les mains jointes, les yeux humides, trouva sans les chercher des paroles pleines d'une émotion communicative.

Mme Dubief n'eut pas une minute d'hésitation et promit de voir aussitôt que possible la jeune fille dont on lui parlait.

— Aujourd'hui même elle recevra une lettre de moi... ajouta-t-elle.

Le père et l'enfant remercièrent cordialement la maîtresse de pension et partirent enchantés.

Aussitôt rentrée, Marie écrivit quelques lignes à sa protégée.

Elle lui rendait compte du résultat de l'entrevue et lui annonçait un billet de Mme Dubief.

Ce billet ne se fit point attendre.

L'institutrice pria l'ouvrière de se présenter rue de la Ville-l'Evêque le lendemain.

Simone pouvait à peine croire à ce bonheur si soudainement venu.

Elle se sentait comme réchauffée par cette protection inespérée qui s'étendait sur elle à l'improviste.

Pour la première fois depuis qu'elle était au monde elle entrevoyait la possibilité d'une vie calme, d'une existence tranquille, exempte de toute lutte, de tout souci.

Le lendemain arriva.

A l'heure indiquée par la lettre, Simone, après s'être habillée de ses meilleurs vêtements, prit à pied le chemin du pensionnat.

Physiquement, elle était bien faible encore. La violence de son émotion la faisait trembler.

Plus elle approchait de la demeure de Mme Dubief, plus elle sentait son émotion grandir et son cœur se serrer.

Au lieu du sentiment de joie et d'espoir dont ce cœur aurait dû déborder, elle éprouvait une vague tristesse, une sorte de terreur sans cause.

Un étrange pressentiment l'assiégeait.

Il lui semblait deviner que dans cette maison où un avenir heureux semblait l'attendre, elle serait assaillie par de nouveaux chagrins, en butte à de nouvelles souffrances.

— Tout cela est absurde !... se disait-elle, je deviens folle !...

Et elle s'efforçait, mais sans y parvenir, de chasser ces idées noires.

Elle marchait toujours, cependant.

Enfin elle atteignit la rue de la Ville-l'Evêque et s'arrêta en face d'un grand bâtiment de pierres de taille, d'un aspect imposant mais un peu sombre.

Une large porte cochère, au milieu de laquelle était

percée une porte bâtarde, l'étonna par ses serrures massives et son lourd marteau de fer forgé, à l'ancienne mode, dont on ne se servait plus depuis bien des années et que remplaçait une modeste sonnette.

Elle hésita avant de s'approcher de cette porte pour sonner et se faire ouvrir.

Son hésitation, d'ailleurs, fut courte.

— Que je suis sotté ! ! se dit-elle en haussant les épaules. Pourquoi donc une frayeur absurde de ridicule ?... Je trouverai dans cette maison, si ma bonne étoile m'y fait admettre, le travail, la santé, l'existence honorable et calme que je rêve... Oui, décidément, je suis folle ! !

Et, s'armant de courage, faisant sur elle-même un violent effort, elle sonna.

Presque aussitôt la porte bâtarde s'ouvrit et un homme en habit gris à boutons argentés parut sur le seuil.

C'était le concierge du pensionnat.

Il en devenait aussi le jardinier quand il quittait son habit gris pour endosser une veste de toile, et il excellait à faire pousser des fleurs dans un enclos réservé qu'un treillage séparait du vaste jardin planté d'arbres séculaires.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il à Simone du ton le plus poli.

— J'ai reçu de Mme Dubief une lettre... répondit la jeune fille. Par cette lettre elle m'invite à me présenter aujourd'hui, à deux heures, au pensionnat.

Tout en parlant, Simone tirait de sa poche la missive en question et la présentait au concierge qui l'écarta du geste et reprit :

— Il suffit, mademoiselle... Prenez la peine d'entrer, ma femme va vous conduire auprès de madame...

Puis il appela :

— Dorothee !...

La porte de la porte s'ouvrit.

Une bonne femme d'une cinquantaine d'années, dodue et fraîche encore, se présenta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— C'est mademoiselle à qui Mme Dubief a écrit de venir aujourd'hui à deux heures... Il faut la conduire à madame.

— Tout de suite... Voulez-vous me suivre, mademoiselle ?...

Simone accompagna la bonne femme, fraîche et dodue, tandis que l'homme à l'habit gris retournait s'installer dans sa loge, au coin d'un bon feu, et s'absorbait dans la lecture de son journal.

Dorothee fit traverser à la jeune fille le vestibule de l'hôtel ; puis un vaste salon transformé en parloir, et frappa discrètement à une porte dissimulée dans la tenture.

— Entrez... fit une voix de femme.

La concierge ouvrit et dit :

— Madame, c'est une demoiselle à laquelle madame a écrit...

— Où est cette jeune fille ?

— Ici, madame, avec moi...

— Eh bien ! qu'elle entre...

Dorothee s'effaça pour laisser passer Simone qui franchit le seuil d'une petite pièce servant de bureau, où Mme Dubief vérifiait des comptes.

La femme du concierge se retira en fermant la porte, et la jeune fille resta seule avec la maîtresse du pensionnat.

Simone, en entrant, avait salué d'une manière tout à la fois timide et gracieuse.

Mais son attitude témoignait d'une vive émotion et d'un grand embarras, mais n'offrait cependant aucune gaucherie ridicule.

Elle ne baissait point la tête et elle se contraignit à tourner ses grands yeux si doux vers Mme Dubief, dont les regards rencontrèrent les siens.

L'institutrice était une femme de quarante ans à peine, blonde et pâle, ni jolie, ni laide, et rien ne recommandait sa figure à l'attention, sauf l'expression d'intelligence et de bonté empreinte sur ses traits un peu vulgaires.

Elle plut tout d'abord à Simone.

De son côté, il lui suffit d'un coup d'œil pour juger la jeune fille ; elle fit la part de la timidité, de l'émotion, et son jugement fut absolument favorable.

— Asseyez-vous, mon enfant... dit-elle en désignant un siège.

La protégée de Marie Bressolles aurait mieux aimé rester debout, mais elle se sentait très fatiguée par sa longue course.

— Merci, madame... balbutia-t-elle, et elle s'assit.

— Vous vous nommez Simone ?... poursuivit Mme Dubief.

— Oui, madame.

— M. Gabriel Servet, l'artiste bien connu, vous porte un grand intérêt, ainsi que ma chère élève Marie Bressolles et son père... Vous m'êtes recommandée chaleureusement...

— Je le sais, madame, et je serai reconnaissante toute ma vie à ceux qui ont bien voulu me témoigner cet intérêt, même si leur recommandation devait rester sans résultat.

— Je crois qu'il n'en sera point ainsi, mon enfant... répliqua Mme Dubief, à qui les paroles simples et la voix sympathique de Simone allaient au cœur. Ceux qui s'occupent de vous ne le font qu'à bon escient et m'ont donné sur votre compte les meilleurs renseignements... M. Bressolles ne m'a rien caché... Je sais que vous êtes sans famille, ou du moins que vous n'avez jamais connu la vôtre... Je sais tout ce que vous avez souffert et combien il vous a fallu de courage et d'honnêteté pour supporter tant et de si rudes épreuves et ne point dévier un seul instant de la ligne droite... Cela est très beau, et l'on doit s'estimer heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Combien vous êtes bonne, madame, murmura la jeune fille d'une voix brisée par l'émotion, et que je suis heureuse de vous entendre me parler ainsi ! Mais vos éloges me rendent presque confuse car, enfin, si j'ai suivi la ligne droite, j'ai fait mon devoir et voilà tout...

— C'est vrai... répondit Mme Dubief avec un sourire à l'air son devoir, cela semble tout simple... et pourtant...

Elle n'acheva point sa phrase et reprit, après un silence très court :

— Vous savez coudre ?

— Oui, madame... je sais aussi tailler, repriser, marquer, broder, repasser... Je puis faire une robe si la coupe et les garnitures n'en sont pas trop compliquées...

— On vous a dit quelle était la place vacante pour laquelle on vous proposait ?

— Oui, madame.

— Il s'agit d'être directrice de la lingerie du pensionnat, et surveillante des effets des pensionnaires... Vous auriez sous vos ordres de nombreuses ouvrières... Vous leur distribueriez le travail et vous veilleriez à ce qu'il soit exécuté d'une façon consciencieuse et sans perte de temps... Chaque élève a sa case, et dans cette case vous prendriez trois fois par semaine le linge nécessaire... Vous seriez chargée de livrer les paquets tout préparés aux blanchisseuses et de vérifier les comptes de blanchissage. Les nombreux détails dans lesquels il faut entrer sont minutieux, mais point fatigants... C'est une affaire d'habitude... Vous savez maintenant quelles sont les attributions de l'emploi vacant... Croyez-vous pouvoir les remplir ?

— Je le crois, oui, madame... surtout si, pendant les premiers jours on veut bien me diriger et me donner des conseils...

— Ils ne vous manqueront point... La sous-maîtresse qui, par complaisance, s'est chargée de l'intéresser, vous mettra au courant... Inutile de vous demander si vous savez lire, écrire et compter...

— Si je ne savais pas tout cela je n'aurais pas osé me présenter, car il m'aurait été matériellement impossible de tenir les comptes des ouvrières...

— Eh bien, mon enfant, vous êtes agréée.

— Ch ! madame, quel bonheur !

— Il ne me reste qu'à vous dire ce que vous gagnez... Les appointements sont modestes, je vous en préviens, relativement à l'emploi qui est important.

— Quel qu'ils soient, madame, je me trouverai toujours assez payée...

— Je vous donnerai douze cents francs par an... cent francs par mois... Vous serez nourrie et logée...

Vous n'aurez à vous occuper que de votre entretien, et la plus grande simplicité est de rigueur... Vous pourrez donc mettre un peu d'argent de côté.

— J'espérais beaucoup moins, madame, et je n'aurais jamais osé rêver une position à ce point enviable.

— Je suis heureuse qu'elle vous plaise... A dater d'aujourd'hui vous faites partie de la maison.

Simone avait les yeux remplis de douces larmes.

Son cœur battait à coups rapides.

Ses pressentiments sombres s'étaient envolés.

— Comment vous remercier, madame ? balbutia-t-elle. Comment vous témoigner ma reconnaissance ?...

— Ne me remerciez pas, mon enfant... Si vous êtes en ce moment mon obligée, j'espère bien qu'avant peu je serai la vôtre... Vous avez besoin de travail, je vous en donne, quoi de plus simple. Votre avenir est entre vos mains... Soyez ici ce que vous avez été jusqu'à présent, et vous resterez dans la maison autant que moi-même...

— Je ferai mon devoir, madame, de mon mieux, comme toujours...

— Je le crois, chère enfant, ou plutôt j'en suis sûre. Quand pourrez-vous commencer votre service ?

— Demain matin, madame, si vous le voulez bien... J'entrerais même tout de suite, si je n'avais besoin de la fin de cette journée pour aller témoigner ma gratitude à mes protecteurs, et leur apprendre quel bienveillant accueil j'ai reçu de vous...

— C'est tout naturel... Vous viendrez demain matin vous installer et vous coucherez ici le soir...

— Oui, madame, répondit la jeune fille avec une nuance d'embarras, mais je vous prie de me permettre de vous faire observer une chose...

— Laquelle ?

— Quoique très pauvre, je ne suis point en garni... J'ai loué une petite chambre où j'ai loué quelques humbles meubles et, n'ayant point donné congé, je suis obligée de la garder trois mois encore...

— Combien payez-vous par trimestre ?

— Trente francs, madame...

— Je me charge d'acquitter votre loyer... Vous pourrez conserver vos meubles, et les faire placer ici dans une chambrette que je mettrai à votre disposition...

— Vous me comblez, madame...

Mme Dubief reprit :

— Le dimanche, après les vêpres que vous entendrez avec les élèves, rien ne vous empêchera de prendre deux ou trois heures pour aller voir ceux qui se sont intéressés à vous... En outre, chaque mois, vous aurez un jour de sortie... Vous serez libre aussitôt après le déjeuner, et vous devrez rentrer à neuf heures du soir... C'est la règle de la maison.

Simone répondit en souriant :

— Il me sera d'autant plus facile de me conformer à cette règle, madame, que les heures de sortie me sembleront toujours trop longues... Je n'ai point d'amis, par conséquent personne à voir, sauf mes protecteurs que je craindrais d'importuner.

— Il faudra sortir quand même... Vous profiterez de votre liberté pour prendre l'air, pour marcher beaucoup... ne fût-ce que par mesure hygiénique, et vous reviendrez dîner ici...

L'entretien allait finir.

On frappa doucement à la porte du cabinet.

— Qui est là ? demanda Mme Dubief.

— Moi, madame... répliqua Dorothée en paraissant de nouveau sur le seuil.

— Que voulez-vous ?

— Madame, c'est un ecclésiastique qui désire voir madame...

— Faites entrer...

Au bout d'une ou deux secondes la femme du concierge introduisit l'abbé Méryss, qui salua profondément, d'un air de respectueuse humilité.

La maîtresse du pensionnat lui indiqua un fauteuil en le priant de s'asseoir.

Verdier salua de nouveau et prit possession du siège en jetant un regard à Simone, qui s'était levée au moment où il entra.

— Je suis à vous, monsieur, dit Mme Dubief ; puis elle ajouta, en reconduisant Simone vers la porte :

Allez, mon enfant, et revenez demain matin de bonne heure avec votre petit bagage...

— Oui, madame... et merci encore... merci de tout mon cœur...

La jeune fille s'inclina devant Mme Dubief et devant le faux prêtre, et sortit aussi joyeuse qu'elle était triste en arrivant.

De la rue de la Ville-L'Évêque à la rue Vavin la distance est énorme, et Simone avait hâte d'aller annoncer à Gabriel Servet son admission dans le pensionnat avec le titre de directrice de la lingerie.

Heureusement à Paris les longues distances sont faciles à franchir, grâce aux omnibus qui mettent des moyens de locomotion à la portée des bourses les plus modestes.

Simone gagna le bureau du boulevard de la Madeleine et prit une voiture qui devait avec la correspondance la conduire au boulevard Montparnasse, tout près, par conséquent, du logis de Gabriel Servet.

Nous la quitterons un instant pour retourner au pensionnat où nous venons de laisser Mme Dubief en tête à tête avec l'ex-forçat Verdier, caché sous le soufane et sous le pseudonyme de l'abbé Méryss.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur l'abbé ? lui demanda l'institutrice avec son plus gracieux sourire.

— A une chose bien simple, madame... Je suis chargé d'une commission pour vous...

— Pour moi ? répéta Mme Dubief un peu surprise... De quelle part ?

LVI

C'est ce que je vais me hâter de vous apprendre... répondit l'abbé Méryss.

— Je vous écoute, monsieur...

— Il faut vous dire, madame, que je n'habite point Paris... J'y suis de passage et n'y ferai pas un long séjour car, desservant d'une commune de l'Ardèche, je me dois à mes ouailles et ne puis abuser de la complaisance d'un confrère qui veut bien me suppléer pendant mon absence...

Le faux abbé s'interrompt.

— Je comprends cela... fit Mme Dubief pour dire quelque chose, car elle ne devinait pas du tout où voulait en arriver son interlocuteur.

Ce dernier reprit :

— Les habitants de ma paroisse sont généralement peu riches... l'un d'eux cependant fait exception... Après avoir passé les trois quarts de son existence à vivre du travail de ses mains, il vient d'être mis en possession d'un héritage inattendu, héritage modeste, mais qui n'en constitue pas moins une grande fortune pour lui, douze à quinze mille livres de rente...

Mme Dubief acquiesça de la tête.

Verdier continua :

— Mon paroissien est père d'une fille unique... L'enfant a dix ans... Il l'adore et, malgré son ignorance personnelle, ou peut-être à cause de cette ignorance, il a sur elle les vues les plus larges, il veut qu'elle possède une instruction complète, non point d'ordre moyen, mais hors ligne, dont elle ne saurait trouver les éléments dans les pensionnats du pays... Il tient enfin à pouvoir dire, dans son orgueil : *Ma fille est élevée à Paris.*

Nouvelle pause. Nouvel acquiescement de Mme Dubief qui commençait à comprendre.

— Sous l'empire de cette idée fixe, mon paroissien a questionné des Parisiens qui viennent en villégiature de nos côtés... Il a entendu citer votre nom parmi les plus honorables et votre établissement parmi les premiers... En conséquence il m'a prié de venir causer avec vous et de visiter le pensionnat afin de m'assurer de deux choses : La première, c'est que chez vous l'instruction donnée aux élèves est effectivement poussée très loin ; la seconde, c'est que la maison que vous occupez et ses dépendances se trouvent dans de bonnes conditions d'hygiène... Tel est, madame, le motif de ma visite... Tel est la mission que je dois remplir auprès de vous.

— Les études sont poussées aussi loin que possible dans mon institution, monsieur, répliqua Mme Dubief,

et la preuve c'est que plusieurs de mes élèves ton passé leurs examens à l'Hôtel de Ville avec un brillant succès, et conquis à l'unanimité des boules blanches leurs diplômes d'institutrices. Je pourrais en citer une vingtaine qui sont, à cette heure, ou maîtresses de pensions elles-mêmes, ou sous-maîtresses dans les institutions les plus accréditées... Ma maison défie toute concurrence, je l'affirme avec un légitime orgueil... L'enfant de qui vous parlez est-elle intelligente ?

—Intelligente et studieuse, oui, madame.

—Nous en ferons alors un brillant succès...

—Quant à l'éducation religieuse ?...

—Très développée, monsieur, sans l'être trop... Nous ne préparons point les jeunes filles pour le couvent... Nous les rendons aptes à devenir d'honnêtes et pieuses mères de familles...

—C'est ce qu'il faut... Vos réponses sont jusqu'à présent satisfaisantes... Il nous reste à nous occuper de la question d'hygiène...

—Sous ce rapport, monsieur, mon établissement est sans rival... L'hôtel que j'ai converti en pensionnat est vaste... Les dortoirs sont bien aérés, et légèrement chauffés l'hiver... Le jardin, immense, est planté de grands arbres, livré tout entier aux élèves pendant les récréations, et l'exercice que les enfants y peuvent prendre contribue à leur développement physique...—Si vous le voulez bien, monsieur, je vous ferai visiter les salles d'étude, les dortoirs, le réfectoire et le jardin.

C'était là ce qu'attendait le faux abbé Méryss.

—Au risque d'abuser de votre temps,—dit-il,—j'accepterai la proposition que vous voulez bien m'adresser...—Je serai heureux de me renseigner sur toutes choses par moi-même, et de répondre de visu à mon paroissien...

—Je suis à votre disposition, monsieur...—Nous allons commencer par les salles d'étude...

—Parfaitement, madame...

—Venez, monsieur l'abbé...

Verdier suivit Mme Dubief.

Avec elle il entra dans les classes, chauffées comme toutes les pièces de l'hôtel par un puissant calorifère. Les enfants travaillaient sans bruit, sous l'œil vigilant des sous-maîtresses.

Après les classes vint le tour des dortoirs et du réfectoire.

Aucun détail n'offrait de prise à la critique, et le faux ecclésiastique ne tarissait point en éloges.

L'examen de l'intérieur étant terminé, il fallait voir le jardin.

Pour Verdier,—nous le savons,—c'était la seule chose importante ; il avait subi tout le reste pour en arriver là.

Mme Dubief promena son visiteur sous les arbres séculaires, s'étendant jusqu'à la muraille de clôture qui séparait le jardin du pensionnat de celui du petit hôtel habité par Lartigues.

D'un côté comme de l'autre cette muraille était couverte de lierre.

Le faux abbé Méryss avait le coup d'œil perçant.

De loin, à travers les branchages, il aperçut, ou plutôt il devina la porte qu'il voulait examiner. Il s'agissait de s'en approcher, sans témoigner une curiosité suspecte.

Quelques secondes de réflexion lui suggérèrent un expédient.

—Ce jardin est positivement très grand...—dit-il.—Il doit avoir au moins soixante mètres de profondeur sur cinquante de largeur...

—Il me semble que vous exagérez un peu...—répondit Mme Dubief en souriant.

—Si je me trompe, madame, c'est de bien peu de chose...—répliqua Verdier.—J'ai la prétention d'avoir le coup d'œil exceptionnellement juste...—Vous allez voir...

Il se plaça le long du mur, près des bâtiments, et il se mit à marcher en ligne directe vers la porte condamnée, en faisant des enjambées d'un mètre.

Il en compta soixante et demi, Mme Dubief le suivait de loin et se disait tout bas :

—C'est un original, cet abbé, mais il a l'air d'un bien brave homme.

Verdier s'était arrêté près de la porte qu'il touchait presque et, sans en avoir l'air, il l'examinait avec attention.

—Elle n'est point murée de ce côté...—pensait-il.—Rien ne la condamne... rien ne peut l'empêcher de s'ouvrir...—C'est ce qu'il fallait savoir.

La maîtresse du pensionnat allait le rejoindre. Il ajouta tout haut :

—Eh bien, madame, je m'étais trompé de fort peu de chose...—J'avais parlé d'une longueur de soixante mètres... Je trouve cinquante centimètres en plus...—Une bagatelle...

—Il est certain, monsieur, que vous avez le coup d'œil admirablement juste...

—Aussi j'en tire quelque vanité !—Tout est satisfaisant ici, je suis enchanté et je vous prie de croire que mon rapport à mon paroissien sera des plus favorables...—S'il ne vous confiait point sa fille, j'en serais bien surpris...

—D'avance je vous remercie.

Il ne me reste qu'une question à vous adresser, madame...

—Relativement à quoi ?

—Au prix de la pension...

—Ce prix varie selon l'âge de l'élève et les développements de l'instruction... Il va de mille à dix-huit cent francs...

—A merveille, madame...

—Voulez-vous une note écrite ?

—Inutile... Ceci est gravé dans ma mémoire, et ma mémoire vaut mon coup d'œil... Dès demain je repartirai pour l'Arèche... Comptez donc, madame, que d'ici à très peu de jours vous recevrez une lettre de mon paroissien, se recommandant de moi et vous annonçant l'arrivée de votre nouvelle élève que sa mère accompagnera.

—Elle sera bien accueillie, monsieur l'abbé...

Tout en causant, Mme Dubief s'était approchée de la porte de sortie avec Verdier.

Ce dernier tenait sans affectation sa main droite dans la poche de sa soutane.

Arrivé à la porte, il retira cette main et la posa sur la serrure comme pour ouvrir, mais il n'en fit rien et, s'adressant à la maîtresse de pension, il dit :

—Je dois vous apprendre mon nom, madame... je suis l'abbé Perrolas, desservant de Vives-Aygues ; mon paroissien se nomme Denis Chauffour, et sa fille Anastasie...

—Monsieur l'abbé Perrolas, je suis votre servante...

En prononçant ces dernières paroles Verdier avait eu le temps d'appuyer sur la serrure une plaque de cire à modeler qu'il tenait dans le creux de la main.

L'empreinte était prise.

Il ouvrit la porte, salua Mme Dubief et sortit, en ayant soin de replacer la sire molle dans sa poche à l'abri de tout contact.

Cinq minutes plus tard il était auprès de Lartigues.

—Eh bien ? demanda ce dernier.

—En cas de mauvaise chance la retraite est assurée... répondit l'ex-forçat. La porte du jardin n'est point condamnée de l'autre côté, et celle qui du pensionnat donne sur la rue de la Ville-l'Évêque est facile à ouvrir...

—Bon, mais il faudrait une clef, car il doit y avoir un concierge auquel je ne demanderai certes pas de me tirer le cordon.

—Nous aurons la clef...

—Comment ?

—Tu la feras faire toi-même... Voici l'empreinte de la serrure...

Et Verdier mit la plaque de cire molle sous les yeux de Lartigues.

—A merveille ! dit ce dernier. Tu penses à tout... Dès ce soir je me mettrai en mesure.

Après s'être donné rendez-vous pour le lendemain, les deux gredins se séparèrent.

Nous avons laissé Simone quittant le pensionnat de la rue de Ville-l'Évêque pour se rendre chez Gabriel Servet.

Le peintre était seul quand la jeune fille se présenta dans son atelier, et ce fut en termes touchant qu'elle le remercia de sa protection qui, jointe à celle de M. Bressolles et de Marie, lui avait valu son admission chez Mme Dubief.

—Ma chère enfant, lui répondit l'artiste, personne au monde ne mérite plus que vous l'intérêt qui vient de vous être témoigné. Je suis heureux, très heureux du résultat de nos efforts. Vous voilà pour toujours à l'abri de tout souci, de toute inquiétude... Votre avenir est assuré...

—J'ai le vif désir de témoigner ma gratitude à M. Bressolles et à sa charmante fille, dit timidement Simone.

—Eh bien ! qui vous en empêche ? demanda Gabriel.

—Je n'ose...

—Pourquoi ?

—Croyez-vous, monsieur Servet, que si je me présentais chez lui il ne trouverait point ma démarche inconvenante ?...

—Il la trouverait toute naturelle au contraire, et j'ai la certitude qu'il vous en saurait gré...

—Alors, je n'hésite plus... Je vais faire à l'instant ma visite d'actions de grâces...

—Vous me semblez un peu fatiguée, ma chère enfant. N'abusez pas de vos forces renaissantes. Peut-être vaudrait-il mieux vous reposer aujourd'hui et remettre à demain...

—C'est que, demain, je serai obligée de prendre mon service dès le matin... Je l'ai promis à Mme Dubief.

—S'il en est ainsi, ne remettez pas... Je profiterai de l'occasion pour vous prier de me rendre un petit service.

—Ah ! M. Gabriel, quelle joie pour moi ! De quoi s'agit-il ?

—Je viens d'écrire quelques lignes à M. Bressolles afin de lui dire que je suis en possession de ma toile et que demain je serai à ses ordres et à ceux de Mlle Marie pour la première séance du portrait... J'allais envoyer ma lettre à la poste... Chargez-vous de la remettre et dites à M. Bressolles que je lui saurai gré, si par hasard il ne pouvait venir demain, de m'en aviser par un mot...

—Votre commission sera faite et bien faite, M. Gabriel...

—Voici, la lettre mon enfant... Partez donc vite, car il se fait tard...

—J'aurais voulu vous demander encore autre chose... murmura la jeune fille, avec une hésitation manifeste.

—Quoi donc, ma chère Simone ?

—La permission de venir passer ici quelques minutes, mes jours de sortie, pour avoir de vos nouvelles...

—Je vous le permets de grand cœur, mon enfant, et je suis touché de votre désir...

—Oh ! merci, monsieur Gabriel ! merci ! s'écria l'enfant joyeuse. Je pars... Veuillez, je vous en prie, me rappeler au souvenir de M. de Gibray...

—Je le ferai dès demain matin...

Simone sortit pour se rendre à la demeure de M. Bressolles.

L'ex-architecte habitait, rue de Verneuil, un hôtel qui lui appartenait et qui, sans grande apparence extérieure, offrait au dedans toutes les recherches du confortable bourgeois.

Ludovic Bressolles, ayant des goûts simples, malgré sa fortune assez ronde, menait une existence modeste et ne s'entourait point d'un nombreux domestique.

Il aimait à recevoir quelques amis, mais ne donnait ni dîners d'apparat, ni soirées tapageuses et menait l'existence d'un bon propriétaire.